# LES CARACTERES DE THALIE,

*COMEDIE EN TROIS ACTES,*

AVEC UN PROLOGUE

ET UN DIVERTISSEMENT,

*Par Mr.* FAGAN.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Français, le 18. Juillet 1737.

A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVIII.

*Avec Approbation & Privilége du Roy.*

# LES CARACTERES DE THALIE.

## PROLOGUE.

*Un Auteur paroît ſeul aſſis dans ſa chambre, le coude appuyé ſur une petite table.*

ME voilà donc ſur les rangs; & c'eſt aujourd'hui le jour de ma premiere Repréſentation! Ma foi, il en ſera ce qu'il pourra. Je ne ſerai point aſſez ſot pour m'inquiéter du ſuccès, juſqu'à un certain point: il faut, dans ces occaſions rappeller ſon courage; il faut .... il faut être bien téméraire, pour ſe vouloir mêler de divertir le Public.

Je m'aviſe de faire trois Actes: l'un d'Intrigue; l'autre de Caractere; & le troiſiéme à Scenes Epiſodiques: Et attendu que ce ſont là, à peu près, les genres qui différentient nos Comédies, je raſſemble ces Actes ſous le titre pompeux des Caracteres de Thalie.

Cela annonce du parfait, du merveilleux; il ſemble que je prétende avoir fait trois Chefs-d'œuvre, & que je les propoſe pour modéles: Il falloit donc du moins mettre un Prologue pour excuſer l'orgueil de ce titre, & où j'euſſe demandé grace..... Un Prologue! Il n'y a peut-être au monde rien de plus nuiſible, de plus traître, de plus déteſtable qu'un Prologue. Si l'Auteur

veut faire preſſentir les beautés de ſon Ouvrage, on le traite de fat; s'il annonce que ce qu'il a fait eſt médiocre, on eſt porté à l'en croire ſur ſa parole; & puis quel eſt le but que nous nous propoſons dans la Comédie, à quoi l'art de l'Auteur s'aplique-t'il? C'eſt, je crois, à ſi bien peindre une action, que le Spectateur ſéduit, s'imagine la voir d'après nature. Or les précautions que l'on prend dans un Prologue, ne ſemblent-elles pas avertir que ce que l'on va repréſenter n'eſt qu'une fable, un conte forgé à plaiſir; & n'affoibliſſent-elles pas d'avance cette douce illuſion que l'on prend tant de peine à faire naître par la ſuite?

Non non, point de Prologue, s'il vous plaît; j'ai fort bien fait de n'en point faire. Encore ſi l'on n'étoit pas plus difficile aujourd'hui que ne l'étoient les Anciens, & qu'un ſeul Perſonnage, comme l'Arcture, Mercure ou un autre Dieu, vînt expoſer uniment dequoi il s'agit; ſi un Acteur Français en étoit quitte pour venir dire ſimplement....

*Il ſe leve & fait la révérence.*

Meſſieurs, dans le premier Acte que nous allons avoir l'honneur de vous donner, vous verrez une ébauche du Caractere de l'Inquiet: Dans le ſecond, vous verrez qu'il eſt dangereux de s'attacher trop légerement, & que quand on dit qu'il faut connoître avant que d'aimer, cela eſt vrai en pluſieurs ſens. L'objet du troiſiéme eſt de prouver que jamais nous ne ſentons mieux le ridicule de nos propres défauts, que quand nous les conſiderons dans les autres.

Si l'on en étoit quitte pour cela!.... mais non; il faut de l'eſprit par-tout, & l'eſprit n'eſt pas ſi commun que l'on penſe.

Nos Spectateurs, qui d'ailleurs par le goût, l'emportent en beaucoup de choſes ſur les Anciens, ne pardonnent pas certaines ſimplicitez. Le Brillant, le Compoſé leur plaiſent ſi fort, que ſouvent l'affectation a trouvé grace devant eux, &..... Je parle bien éfrontément de Juges qui vont peut-être me..... Le mot eſt joli. Ah! tout mon corps friſſonne. Je ne me connois plus..... Malheureux inſtrument! dis-moi donc, pourquoi t'acharnes-tu contre les Auteurs? Où pris-tu naiſſance? Quelle main infernale te forma la premiere? Plus à craindre que la lame tranchante & que le plomb meurtrier, quel génie ennemi

du repos des humains t'inventa ? Je ſçais que ſans toi bien des Ouvrages inſipides, mais protégez, inonderoient le Public ; je ſçais que par ton ſilence tu fais l'éloge de la vertu, comme tu fais la ſatyre du vice quand tu lances tes cris perçans. Cependant ſi tu as égard à ma priere, laiſſe-moi en repos, je te prie ; ne pars qu'après avoir mûrement peſé toutes choſes.

Mais à quoi diable m'amuſai-je ? Voici l'heure qui s'approche : oui, je vois au Soleil que l'on ne doit pas tarder à commencer. Eh ! vraiment, je n'y penſe pas. Je me ſouviens que j'ai quatre ou cinq mots impropres à corriger.

*Allant d'un côté du Théatre à l'autre.*

Il y a pluſieurs changemens à faire. Outre la haine, qu'il eſt naturel que les Confreres ayent les uns pour les autres, j'ai, en particulier, un nombreux parti contre moi ; il faut que je voye ſi l'on ſera habillé convenablement aux rôles que l'on doit repréſenter : C'eſt en vain que j'ai déja dit que l'on y prît garde, je ſuis ſûr que je n'aurai rien gagné ; & c'eſt une mer à boire quand il faut engager une Actrice à changer quelque choſe dans ſa parure ; ma préſence eſt là indiſpenſable. Il faut que je ſois fou pour n'y avoir pas ſongé plutôt : malheureux que je ſuis ! il ne ſera peut-être plus tems. Partons ; eſt-il poſſible que l'on s'endorme, comme je fais, ſur ſes intérêts. Eh, vîte, courons ; il n'y a pas une minute à perdre.

*Il prend, en diſant ces dernieres paroles, ſon chapeau, ſa canne & ſon manteau, qu'il met tout de travers ; & en courant d'une façon comique, il renverſe une table auprès de laquelle il étoit aſſis.*

FIN DU PROLOGUE.

# ACTEURS.

LUCILE, jeune Veuve.

TIMANTE, Amoureux de Lucile.

DAMIS, ami de Timante.

MARTON, ſuivante de Lucile.

CHAMPAGNE, Valet de Timante.

Un autre Domeſtique de Timante.

*La Scene eſt à Paris dans une chambre de l'appartement de Lucile.*

# L'INQUIET.

## SCENE PREMIERE.

### DAMIS, MARTON.

MARTON.

QUI peut donc ſi matin vous conduire ici, Monſieur ? Vous devez bien vous douter qu'il n'eſt pas encore jour chez ma maitreſſe.

DAMIS.

Si j'en avois cru Timante, il y a une heure que je ſerois ici; à peine faiſoit-il jour, qu'il m'a envoyé prier de me rendre chez lui; j'y ai couru, & il eſt vrai que je l'ai trouvé dans une agitation qui auroit touché tout autre que ſon ami.

MARTON.

Et, puis-je vous demander le ſujet de cette agitation ?

DAMIS.

Un malheureux diſcours qui lui échappa hier au ſoir étant à table chez ta maîtreſſe. Il ne doute point qu'elle ne l'ait interprété de façon à s'en offenſer. Il n'a point fermé l'œil de la nuit: & n'oſant venir apprendre lui-même ce que Lucile en penſe, je me ſuis chargé de le juſtifier en cas qu'elle ait pû douter un moment de ſon reſpect.

MARTON.

Mais ne ſeroit-ce point-là une de ces craintes mal fondées

qui lui ſont ſi ordinaires ?

DAMIS.

A l'égard de celle-ci, elle me ſemble excuſable ; & ſur le point d'obtenir Lucile, je ne le blâme pas de chercher à détruire tout ce qui pourroit l'indiſpoſer contre lui.

MARTON.

Je ne ſçais quel a été ce diſcours ; mais ſi elle s'en fût tenuë offenſée, aſſurément je m'en ſerois apperçûe. C'eſt une viſion, vous dis-je.

DAMIS.

Cela pourroit être, & je conviens avec toi qu'il eſt d'un caractere propre à ſe rendre bien malheureux ; je ne ſçais ſi cela vient en lui d'un excès de délicateſſe, de trop d'envie de plaire, ou peut-être d'un peu trop d'amour propre : mais rien n'eſt égal aux agitations, aux ſoupçons, aux foibleſſes qu'il fait paroître, ſur-tout depuis quelque-tems.

MARTON.

Mais comment ne le guériſſez-vous pas de cette maladie-là ?

DAMIS.

Je lui en ai quelquefois dit mon ſentiment ; mais vouloir corriger un ami, c'eſt ſouvent riſquer de le perdre.

MARTON.

Pour moi, je ne vous le diſſimule point, je tremble pour ma maîtreſſe, en la voïant prête à former un pareil engagement Je conviens que Timante a toutes les qualitez qui font un homme d'honneur, que ſa figure eſt encore agréable; qu'il eſt puiſſamment che. Mais n'eſt-ce pas trop riſquer que d'épouſer un homme, qui dans une inquiétude perpétuelle, va, vient & revient cent fois en une heure pour les ſujets les plus frivoles; timide juſqu'au rafinement, mal-adroit par excès de précaution, troublé par des délicateſſes chimériques, jamais ſûr de lui, oubliant l'objet preſent qui le ſatisfait, pour s'occuper de l'objet éloigné qui le tourmente, & qui enfin ne jouiſſant jamais d'un inſtant de tranquilité, avec la femme la plus chérie portera les allarmes juſques dans le ſein des plaiſirs. Ce ne ſera point un jaloux qu'un mari comme celui-là ; mais je crains bien que ce ne ſoit quelque choſe de plus inſupportable.

DAMIS.

Il faut lui rendre juſtice : la jalouſie a une baſſeſſe dont il eſt incapable ; & ....

## SCENE II.

DAMIS, CHAMPAGNE, MARTON.

CHAMPAGNE *tout eſſoufflé.*

AH ! Monſieur, ſerois-je arrivé aſſez à tems ?

DAMIS.

De quoi donc s'agit-il ?

CHAMPAGNE.

Ma foi, il ma dit tant de choſes à la fois, que je ne ſçais plus par où commencer.... Ah ! m'y voici. *tirant Damis à part.* Ecoutez, s'il vous plaît.

DAMIS.

Hé bien ! qu'eſt-ce ?

MARTON.

Quelque nouvelle imagination, ſans doute.

CHAMPAGNE *à Damis, en lui parlant bas.*

Comme cette heure-ci eſt une heure induë pour les Dames, Timante craint que vous n'alliez imprudemment vous préſenter ; & attendu que la civilité.....

DAMIS, *repouſſant Champagne.*

Eh ! morbleu... Voyez la belle réflexion ! croit-il que j'ignore...

MARTON, *qui a prêté l'oreille.*

Un autre que toi ne ſe ſeroit pas ſi fort preſſé, mon pauvre Champagne ; mais en récompenſe tu as une façon naïve de t'expliquer, qui donne beaucoup de grace aux commiſſions que tu fais.

CHAMPAGNE.

Vous êtes railleuſe, Mademoiſelle Marthon.

MARTON.

Moi ? point du tout.

DAMIS *à Marton.*

Voi, ſi je puis paroître.

MARTON.

J'y vais, Monſieur ; & puiſque vous voulez abſolument lui parler,

j'aurai ſoin de vous avertir dès qu'elle ſera viſible. *Elle rentre.*

CHAMPAGNE.

Cette Marton-là a toujours quelque mauvais compliment à me faire.

## SCENE III.

DAMIS, CHAMPAGNE.

DAMIS.

HE bien! ce qu'il attendoit de Province avec tant d'impatience, eſt-il arrivé? Et tout eſt-il préparé pour le repas qu'il doit donner ce ſoir?

CHAMPAGNE.

Quel repas, Monſieur?

DAMIS.

Celui qu'il préparoit à Lucile.

CHAMPAGNE.

Il ne faut pas beaucoup ſe preſſer pour ce repas-là, Monſieur, & les nôces dont on parloit avec Lucile, ne ſe feront pas ſi-tôt.

DAMIS.

Comment donc?

CHAMPAGNE.

Il faut ſe bien porter pour penſer à de pareilles choſes, & mon maître eſt actuellement très-mal.

DAMIS.

Que veux-tu dire?

CHAMPAGNE.

Auſſi-tôt que vous l'avez quitté, il a prétendu que l'agitation dans laquelle il avoit paſſé la nuit, lui avoit donné la fiévre; il a fallu ſçavoir ce qui en étoit; & il a ſi bien fait, que le Medecin, qui eſt arrivé ſur le champ, lui en a trouvé.

DAMIS.

On lui en a trouvé?

CHAMPAGNE.

Oui, Monſieur, une conſidérable. Ordre à lui de ſe mettre au lit promptement; je l'ai quitté dans le tems que l'on le condamnoit à une ſaignée, qui, ſelon les apparences, ſera ſuivie de plu-

ſieurs autres : on ſongera enſuite aux purgations, que l'on ne manquera pas de réïterer ; de façon que de ſaignées en purgations, & de purgations en ſaignées, vous voyez bien qu'il y a de quoi retarder un mariage pendant ſix mois.

DAMIS.

Voilà un contre-tems aſſez fâcheux ; mais que vois-je ?

CHAMPAGNE.

Comment diable ! eſt-ce bien lui ?

## SCENE IV.

TIMANTE, DAMIS, CHAMPAGNE.

TIMANTE.

J'Ai penſé, mon cher ami, qu'il étoit plus convenable que je m'expliquaſſe moi-même avec Lucile ; je veux riſquer cet éclairciſſement.

DAMIS *à Champagne.*

Quel conte me faiſois-tu donc ?

CHAMPAGNE.

Monſieur, je ſuis ſurpris.....

TIMANTE.

Oui, oui, je ſerai plus à portée de me juſtifier, s'il eſt vrai que ma miſérable plaiſanterie l'ait offenſée.

DAMIS.

Eh quoi donc ! êtes-vous malade, Timante, ou ne l'êtes-vous pas ?

TIMANTE.

Je le ſuis, & très-ſérieuſement ; mais que veux-tu ? Le ſoin qui m'occupe ne m'eſt-il pas cent fois plus cher que ma ſanté & que ma vie ? (*Appercevant Champagne.*) Ah ! te voilà fort à propos. Cours vîte au logis ; j'ai laiſſé ſur mon bureau un papier que je ſerois fâché qui fût vû. *à Damis*, C'eſt vraiment une eſpece de ſatire très-mordante ſur une avanture du tems ; & je n'aime point que l'on trouve chez moi de ces ſortes de libelles. *à Champagne*, Hé bien ! tu devrois déja être parti.

CHAMPAGNE.

Vous l'apporterai-je ici ?

TIMANTE.

L'apporter ? non. Tu pourrois le perdre en chemin, & la per-

ſonne qui l'a adreſſée a mis ; je penſe, mon nom en tête. Le plus court eſt que tu le jettes au feu. Va donc. Je crains que quelqu'un n'ait déja mis la main deſſus. *Champagne rentre.*

## SCENE V.

TIMANTE, DAMIS.

TIMANTE.

HE bien ? Damis, je vois bien que Lucile refuſe de t'entendre ; elle n'ignore pas ſans doute que tu viens ici de ma part ; elle eſt piquée. C'en eſt bien là une preuve certaine.

DAMIS.

Elle n'a point encore ſçu que je fuſſe ici, & je comptois la voir dans un moment ; mais tranquiliſe-toi. Marton m'a aſſuré qu'elle n'avoit remarqué en ſa maîtreſſe aucun ſigne de colére ; ainſi ta crainte..... Mais à quoi penſe-tu donc ?

TIMANTE.

Je ſuis perdu. Pardonnes-moi, ſi..... Courrai-je après lui, il ne ſera plus tems.

DAMIS.

Après qui courir ?

TIMANTE.

Après ce malheureux à qui j'ai donné ordre de jetter au feu ce papier ; j'en ai ſur le même bureau qui ſont de la derniere conſequence ; il ne manquera pas, pouſſé par ſon mauvais génie, de faire là quelque étourderie.

DAMIS.

Quoi ! ne ſerez-vous jamais tranquile ? Je n'ai rien voulu vous dire tout-à-l'heure ; mais quand votre valet feroit un coup de ſa tête, vous le meriteriez bien : Quel eſt ce libelle dont vous parlez ? Pourquoi craindre que quelqu'un chez vous ne s'en empare ? Pourquoi vous imaginer que votre nom étant inſcrit deſſus, cela peut vous faire des affaires ? D'où diable êtes-vous ſi ingénieux à vous tourmenter ? Et quelqu'autre s'aviſe-t'il d'avoir les ſoupçons, les troubles éternels dont vous êtes déchiré ? En verité, Timante, il eſt tems que je vous le diſe. Le mérite du cœur & de l'eſprit eſt chez vous acheté par trop de foibleſſe, & entre

nous vous n'êtes pas trop ſage.

TIMANTE.

Que voulez-vous donc dire ?

DAMIS.

Je veux dire qu'une des vûës des plus raiſonnables doit être de travailler à ſe rendre heureux, & que perſonne ne s'eſt jamais ſi fort écarté de cette vûë-là que vous. Ne jouirez-vous jamais de la vie ? Je ne puis me rapeller à preſent tous les traits qui m'ont frapé en vous depuis peu; mais dans l'agitation continuelle où vous êtes, il ſemble que vous ayez réſolu de vous faire mourir vous-même à petit feu ; & en effet, vous déperiſſez à vûë d'œil.

TIMANTE *troublé.*

Je déperis !

DAMIS.

Aſſurément.

TIMANTE.

Et crois-tu que mon tempéramment ſoit altéré de façon qu'il n'y ait point de reſſource ?

DAMIS.

Bon ! en voici bien d'une autre.

TIMANTE.

Non, parle-moi ſans me flatter.

DAMIS.

Eh, que ſçai-je moi ! & que vous importe de le ſçavoir, la crainte nous garantit-elle des maux ?

TIMANTE.

Je me tuë moi-même, j'en conviens, & le Medecin me l'a bien fait entendre.

DAMIS.

Ne voilà-t'il pas encore une de vos inquiétudes dominantes ? Vous avez par devers vous des actions de courage ; mais je vous ai vû trente fois avoir ſur votre ſanté des terreurs qu'on ne pardonneroit pas au dernier des hommes : Sçavez-vous ce qui peut arriver de là ? C'eſt que ſouvent le monde en eſt inſtruit, & qu'un fort brave homme eſt décrié par de ſemblables petiteſſes qui lui échapent dans ſon domeſtique ; décrié, moqué, mépriſé même.

TIMANTE.

Il eſt vrai que je ſuis d'un caractere bien inſuportable ; mais

ce que tu obſerves là eſt ſérieux : Quoi ! tu crois que je paſſe dans le monde pour un homme ſi fort amoureux de la vie, pour un homme foible & lâche ?

DAMIS.

Eh ! qui vous dit cela ?

TIMANTE.

Ah ! Damis, je ſuis déſolé. Cela n'eſt que trop certain. Je le vois aux diſcours que vous me tenez.

DAMIS *avec chaleur.*

Moi ! je vous dis que ſi cela ſe ſçavoit, cela pourroit vous faire tort ; mais.....

TIMANTE.

Cela ſe ſçait. J'ai déja remarqué dans quatre ou cinq perſonnes qui m'eſtimoient autrefois, un changement à mon égard. Elles me regardent d'un œil bien different depuis quelque tems.

DAMIS.

Allons, continuez donc toujours.

TIMANTE.

L'eſtime des hommes eſt bien difficile à conſerver, Damis.

DAMIS.

Hé bien, il faut faire tout ce que l'on peut pour ſe la concilier ; mais être préparé à ne la point obtenir, ou à la perdre au premier caprice du ſort : eh ! que vous êtes ſenſible ! il n'y a pas moyen de hazarder la moindre réflexion avec vous. Vous guérit-on d'une crainte, vous tombez dans une autre. Timante, croïez-moi ; faites bien, & ne deſirez rien au-delà. Il en eſt de l'eſtime des hommes comme de la fortune : travaillons à les acquérir l'une & l'autre ; ce qui eſt indolence eſt blâmable, mais ne ſoïons point étonnez que de longs travaux ſoient infructueux, ni qu'après quelques faits éclatans nous ſoïons ignorez ou haïs : il faut d'un autre côté, n'être point ſurpris de trouver ſon valet voleur, ſa maîtreſſe infidéle, ſon ami perfide ; & pour moi qui ne ſuis aſſurément qu'un très-médiocre Philoſophe, je vous jure que rien ne me touche ſenſiblement dans la vie, que les fautes de conduite que j'ai à me reprocher à moi-même.

TIMANTE.

Si vous n'êtes que médiocrement Philoſophe, que ſuis-je donc moi ? pourquoi la nature m'a-t'elle refuſé cette force d'ame

qui eſt ſi admirable : je rougis quand je m'examine, & je ne ſçais ſi je ne ferois pas bien de me ſequeſtrer du commerce du monde, car je ne puis y avoir que des deſagrémens.

## SCENE. VI.

LUCILE, MARTON, DAMIS, TIMANTE.

LUCILE *dans le fond du Théatre.*

Sçachons, Marton, de quoi il s'agit.

TIMANTE.

Lucile ne paroîtra pas d'aujourd'hui.

DAMIS.

Pourquoi donc ?

*Lucile s'approche de Timante ſans en être apperçuë.*

TIMANTE.

Il ne faut pas l'eſperer : ai-je dû jamais me flatter de captiver une perſonne ſi accomplie, elle, qui par ſon mérite, a droit de prétendre aux plus flatteuſes conquêtes, qui réunit tout à la fois les graces, la beauté, l'eſprit, les ſentimens..... : *voiant Lucile*, Ah ! Madame.... *à Damis*, n'ai-je rien dit de mal-à propos ?

DAMIS.

Je ne m'en ſuis point apperçu,

LUCILE.

Je ſçavois bien que Damis étoit ici, & qu'il vouloit me parler de la part de ſon ami ; mais je ne croiois pas, Timante, que vous y fuſſiez.

TIMANTE *pénétré.*

Je conviens, Madame ; qu'après avoir eu le malheur de vous offenſer & de vous déplaire, je ne devrois pas hazarder de paroître devant vous.

LUCILE *ſouriant*

Je ne ſçais ce que c'eſt. Quoi, moi, vous m'avez offenſée ?

TIMANTE.

Oubliez-le de grace : je viens vous aſſûrer du plus ſincére repentir, & que mon cœur n'étoit point d'accord avec ma bouche, quand hier je parlai de la ſorte.

LUCILE.

Le hazard a donc voulu que je ne fiſſe pas attention à ce qui

vous eſt échappé : car j'ignore abſolument.....

TIMANTE.

Ah que cette froide diſſimulation me reproche amérement ma faute ! éclatez plûtôt contre moi.

LUCILE.

Mais que m'avez-vous donc dit ?

TIMANTE.

Madame.....

MARTON.

Je fus preſente au ſouper, & je n'entendis rien.....

TIMANTE.

Ne vous donnez point le cruel déplaiſir de me faire répéter.....

LUCILE *en riant.*

Je ne m'en ſouviens point, vous dis-je.

MARTON.

Ni moi, j'ai beau chercher.

TIMANTE.

C'eſt une pure inattention de ma part, car je penſe que juſques aux derniers momens, les graces ſont inſéparables du ſexe, & que..

MARTON.

Ah ! je m'en ſouviens à preſent : oui, le trouble où vous fûtes dans le moment me frappa : vous dites, ſi je ne me trompe, que la beauté..... n'avoit qu'un terme bien court ; & que dès un certain âge les femmes..... devoient ſe retrancher ſur l'eſprit.

DAMIS *à Lucile.*

Oui, Madame, voilà le crime dont les remords nous déchirent.

TIMANTE.

Je l'ai dit, je le confeſſe.

LUCILE *d'un air plus ſérieux.*

Je m'en ſouviens auſſi ; mais aurois-je dû penſer que ce diſcours me regardoit ? Et pourquoi m'en offenſerois-je ?

TIMANTE.

J'ai cru.....

LUCILE.

Je vous avoüe qu'à mon égard j'ai quelque peine à en faire l'application.

TIMANTE *très-inquiet.*

Je ne prétends point.....

MARTON

MARTON.

Il eſt vrai qu'à vingt-deux ans on ne prend guéres ces ſortes de maximes là pour ſoi.

TIMANTE *très-inquiet*

Je ſçais bien.....

LUCILE.

Si ces tems d'ailleurs étoient arrivés, je me flatte que ma raiſon me donneroit tous les avis néceſſaires ; & qui me ſoupçonneroit de ne pouvoir entendre ſans chagrin une vérité conſtante, ne me rendroit pas tout-à-fait juſtice.

DAMIS *à Timante.*

Cela tourne bien.

TIMANTE.

Songez.....

MARTON.

Timante craint, Madame, que dans trente ans vous ne vous offenſiez du diſcours qu'il vous tint hier.

TIMANTE *à Damis*

Je ſuis au deſeſpoir.....

DAMIS.

Je le crois, & voilà comme vous m'aſſociez à vos folles démarches.

LUCILE *à Timante.*

Sont-ce là les opinions que vous avez conçuës de moi?

TIMANTE.

Ah ! n'irritez point ma peine, & pardonnez moi des écarts où me jettent les craintes continuelles que j'ai de vous déplaire : *reprenant ſon caractere*, ajoûtez-y encore le peu de certitude où je ſuis de vos ſentimens ; car depuis le tems que j'eus le bonheur de vous voir pour la premiere fois, & que je vous offris, & mon cœur & ce que j'ai de fortune, je puis dire que mon ſort eſt encore incertain.

LUCILE.

Cette plainte eſt-elle juſte ? ne vous ai-je pas promis de vous engager ma foi ? & ne ſçavez-vous pas que pour conclure j'attens qu'une de mes parentes ſoit ici ?

TIMANTE.

Je le ſçais, oui Madame, & j'ai déja penſé pluſieurs fois qu'il

falloit que ce fût une bien proche parente, & que vous euſſiez de fortes raiſons de la menager.

LUCILE.

Nous ſommes parentes à un degré aſſez éloigné, & le ſeul intérêt qui nous lie, eſt l'obligation que je lui ai de m'avoir élevée; mais elle m'a priée inſtamment de ne rien terminer ſans elle.

TIMANTE.

Quel peut être ſon deſſein, en exigeant de vous ce délai avec tant d'inſtance?

LUCILE.

Elle n'en a point d'autre que d'être témoin de mon mariage, & elle arrive ces jours-ci avec ſon fils pour m'en témoigner ſa joïe.

TIMANTE.

Avec ſon fils!

LUCILE.

Oui, d'où vous vient cette ſurpriſe?

TIMANTE.

Avez vous ſouvent vû ce parent là, Madame?

LUCILE.

Non, je ne l'ai point vû depuis l'enfance.

MARTON.

On aſſûre qu'il a beaucoup d'eſprit.

TIMANTE *à part.*

A un dégré éloigné.

LUCILE.

Quel eſt donc le trouble où-je vous vois?

TIMANTE.

Que faut-il que j'en penſe? & qui ſçait ſi l'on n'a pas deſſein de vous propoſer? ....

LUCILE.

Quoi?

MARTON.

En effet..... Eh! ne concevez-vous pas, Madame? Vous n'avez point vû depuis long-tems ce parent-là, peut-être vous paroîtra-t'il aimable, & le dégré étant éloigné..... que ſçait-on effectivement?

DAMIS *ironiquement.*

Il eſt arrivé des choſes plus extraordinaires.

LUCILE.

L'idée ne ſe préſentoit pas d'abord à mon eſprit.

DAMIS.

Elle eſt pourtant, Madame, fort naturelle.

MARTON.

L'inclination peut ſurvenir.

DAMIS.

Et le mariage ſe conclure.

MARTON.

Je m'imagine qu'il y a même quelque choſe de particuliérement plaiſant à épouſer un arriere-couſin.

LUCILE.

Ne pourrez-vous jamais, Timante?.....

TIMANTE *à Lucile*

Arrêtez. Je ſens à quel point je dois vous déplaire. Le ſoupçon que j'ai fait paroître eſt d'un jaloux inſupportable. Vous êtes prête à me donner un congé éternel, & à me déclarer que vous rompez entiérement avec moi. C'eſt un Arrêt dont je vais du moins ſuſpendre le coup, en ſortant de votre préſence.

LUCILE.

Où courez-vous?

TIMANTE *à Damis.*

Ami, ſecourez-moi.

DAMIS.

Demeurez.

TIMANTE.

Eh! non. Tâchez de l'appaiſer, & de me juſtifier s'il eſt poſſible. *Il ſort.*

## SCENE VII.

LUCILE, MARTON, DAMIS.

MARTON *riant.*

LA retraite eſt un peu précipitée.

LUCILE.

Vous êtes temoin, Damis, ſi j'ai rien dit qui fit entendre que je penſe à rompre & à lui défendre de me voir.

DAMIS.

Je vais le ſuivre, Madame, & le raſſurer ſur cette rupture imaginaire. Mais qu'il me ſoit permis de vous demander grace pour un homme dont il vous eſt aiſé de démêler la paſſion extrême, & à qui l'impreſſion que lui ont fait vos charmes, ne permet pas d'être tranquile. *Il ſort.*

## SCENE VIII.

LUCILE, MARTON.

LUCILE.

QUe dis-tu, Marton, de ces vivacitez & de ces ſoupçons continuels ?

MARTON.

Je dis, Madame, que Timante eſt d'un caractere ſujet à de terribles inconveniens.

LUCILE.

Mais crois-tu, comme le prétend Damis, crois tu qu'il aime, & que ce qui lui échape puiſſe ſe concilier avec une eſtime parfaite ?

MARTON.

Pour aimer..... Je ne ſçaurois parler contre ce que je penſe. Oui, plus j'y fais réflexion, & plus je crois qu'il aime mieux qu'un autre.

LUCILE.

Après tout, Marton, à bien examiner ce caractere que nous lui reprochons, il vient d'une grande défiance de ſoi-même & d'un déſir ſcrupuleux de ſe rendre agréable aux autres.

MARTON.

Eh ! mais.....

LUCILE.

Ce qui fait dans le fond un ſentiment eſtimable.

MARTON.

Oui-da. A le prendre dans un certain ſens, le mauvais de ſon caractere eſt éfacé par le bon. Ecoutez donc ; un homme tel que lui eſt peut-être moins à craindre que ces gens qui, remplis de ſecurité, vous importunent avec tout le ſens froid & toute la con-

fiance imaginable. Vous avez beau leur faire ſentir qu'ils vous ſont à charge, leur crier aux oreilles que vous n'y pouvez plus tenir ; ils ne vous entendent point. Ils agiront à contre-tems, parleront ſans précaution, offenſeront à droite, à gauche, & ſe croiront encore les plus agréables gens du monde.

LUCILE.

L'autre extrémité eſt ſans doute plus ſupportable.

MARTON.

Je ne ſuis pas fachée de vous en voir prendre la défenſe. Mais cela va vous attirer un reproche de ma part. Tout autre que Timante, en vous aimant, pourroit être inquiet ; & franchement, à juger ſur les apparences, on ne ſçait pas trop quels ſont vos ſentimens pour lui.

LUCILE.

Que dis-tu ? Ah ! je connois ſes défauts ; mais il n'eſt que trop certain qu'il a ſçu me toucher.

MARTON.

Je lui parlerois donc un peu plus ouvertement ; vous avez l'air plus réſervé que ne l'auroit une fille : il eſt vrai que vous avez été ſi peu femme, qu'un excès de timidité vous eſt encore pardonnable.

LUCILE.

Tu crois donc qu'à ſon égard, j'ai quelque choſe à me reprocher.

MARTON.

Je le crois aſſurément ; & ſi mon Amant me ſembloit incommode, j'aimerois mieux tout-à-fait le haïr.

*Il paroît une eſpece de Valet de Chambre.*

Mais que veut ce garçon, il appartient je crois, à Timante.

LUCILE.

Il s'eſt retiré dès qu'il m'a apperçuë.

MARTON.

Il ſemble qu'il ait voulu me parler.

LUCILE *ſouriant.*

Il a ordre apparemment de ne s'adreſſer qu'à toi ; ſçache, Marton, ce que c'eſt ; & viens au plutôt m'en avertir dans mon appartement.

*Lucile rentre.*

## SCENE. IX.

LE VALET DE CHAMBRE, MARTON.

LE VALET DE CHAMBRE *à Marton.*

QUelqu'un qui eſt ici près voudroit, Mademoiſelle, vous dire un mot.

MARTON.

Il peut paroître.

*Le Valet rentre.*

C'eſt lui, ſans doute. Voïons de quoi il s'agit; il eſt à plaindre; j'excuſe ſa foibleſſe; mais je ne l'excuſe point aſſez pour ne m'en pas divertir tant ſoit peu, ſi l'occaſion s'en préſente. Tout juſte, voilà mon homme.

## SCENE X.

TIMANTE, MARTON.

TIMANTE *regardant de côté & d'autre.*

*A part.* VOilà cette ſuivante. Je ne lui ai jamais fait aucun préſent, il faut que je la gagne adroitement, ſi cela eſt poſſible; *haut*, j'ai recours à toi, Marton.

MARTON.

Monſieur, vous me faites honneur.

TIMANTE.

Il y va de ma vie que tu ſois dans mes intérêts; mais je doute bien que tu m'accordes la grace que j'ai à te demander.

MARTON.

De quoi eſt il queſtion, s'il vous plaît?

TIMANTE.

Le voici... ne nous entend-on point ici?

MARTON.

Cela pourroit bien être; éloignons-nous un peu. Eh bien?

TIMANTE.

Damis veut en vain me raſſurer, Marton. Peut-on ſe croire heureux quand on ne voit ſon bonheur établi que ſur des rapports

& des conjectures ? ma réſolution eſt priſe, & je viens t'en faire part : il eſt tems que Lucile s'explique; je renonce à tout engagement, ſi elle ne l'accepte que comme vaincuë par les ſollicitations ; & ſi ſon penchant ne l'y porte. Je n'aurai point à me reprocher de l'avoir entraînée dans des liens qui bien-tôt lui deviendroient inſupportables : il faut enfin, il faut que je ſçache d'elle ſi je ſuis aimé ou haï.

MARTON.

Il n'eſt pas bien aiſé de ſçavoir là-deſſus la vérité de ce qu'une femme penſe.

TIMANTE.

Tu conviens donc que je ſuis à plaindre ?

MARTON.

Aſſurément, c'eſt être à plaindre en amour, que de ne ſe pas contenter des conjectures.

TIMANTE.

Quoi, aux termes où nous en ſommes, je ne pourrai obtenir une converſation de Lucile qui éclaire les doutes que j'ai conçus, & qui diſſipe l'affreuſe incertitude où je ſuis ?

MARTON.

Malgré les circonſtances, je ne vous répond pas que Lucile ſe détermine à une déclaration bien poſitive.

TIMANTE.

Tu peux compter ſur ma reconnoiſſance, ſi tu veux me ſervir dans cette occaſion. Il t'eſt facile de la déterminer, & de lui faire entendre, qu'il ne meſſied pas d'inſtruire & de tranquiliſer un homme dont on doit faire ſon époux : mes jours ſont en tes mains, Marton, tu décideras de mon ſort ; c'eſt à toi de voir quel parti tu veux prendre, & ſi j'ai mérité quelque conſideration....

MARTON *s'appercevant qu'il gliſſe une tabatiere d'or dans la la poche de ſon tablier.*

Que faites-vous donc là, Monſieur ?

TIMANTE *d'un ton mal aſſuré,*

C'eſt un leger témoignage que je hazarde.....

MARTON *tire la boëte, la regarde, fait un ſoupir, & la laiſſe retomber dans ſa poche.*

Ah !

TIMANTE.

Qu'as-tu donc ?

MARTON *ſoupirant.*

Je ſuis fille de famille, & je ne devrois pas être reduite.....

TIMANTE.

T'offenſerois-tu .....

MARTON.

Faut-il que je me voïe traitée de la ſorte ?

TIMANTE *à part.*

Qu'ai-je fait ? je m'étois preſque douté qu'elle prendroit mal la choſe.

MARTON.

Des préſens à moi ; ah !

TIMANTE.

Seroit-il poſſible que tu regardaſſes comme une marque de mépris ?

MARTON.

Non, vous avez raiſon; & après-tout je ne ſuis qu'une ſoubrette.

TIMANTE.

Ah ! je ſuis au deſeſpoir. Voilà mes affaires bien accommodées ; de quoi me ſuis-je aviſé ?

MARTON.

Vous n'êtes pas obligé de me connoître.

TIMANTE.

Marton, pardonne-moi ; imagine toi que cela ne ſoit pas arrivé ; rends-moi cette maudite boëte.

MARTON.

Comment ?

TIMANTE.

Je dis ....

MARTON.

Oh ! pour le coup, Monſieur, il ſemble que vous vous faſſiez un plaiſir de m'injurier; traitez-moi donc encore plus mal qu'en Soubrette, & reprenez-moi ce que vous m'avez forcée de prendre

TIMANTE.

Je n'y comprends plus rien; comment ſortir de ceci? Je ne pourrai donc jamais rien faire, ni rien dire qu'il ne ſoit mal interprété?

MARTON.

Allons, n'en parlons plus, Monſieur; une fille qui s'eſt miſe en ſervice ne doit pas être ſi ſenſible à l'injure.

TIMANTE.

Ah! je reſpire.

MARTON.

Vous voulez un éclairciſſement de la part de Lucile?

TIMANTE.

Je ne puis vivre, ſi elle ne daigne me l'accorder.

MARTON.

Jevais l'y engager de mon mieux.

TIMANTE.

Parles-tu ſérieuſement?

MARTON

Comptez ſur ma parole, je lui reprocherai une froideur apparente, dont je l'ai déja blâmée pluſieurs fois ſans que vous m'en euſſiez priée; & après-tout, ſi elle prend le parti de vous parler obligeament, je vous jure qu'elle ne vous dira que ce qu'elle penſe.

TIMANTE.

Puis-je le croire? tu me promets donc;

MARTON.

Laiſſez-moi faire; vous la verrez dans un inſtant. *Elle rentre.*

TIMANTE *ſeul.*

Cette fille eſt déliée, je ne ſçais ſi je dois trop compter ſur elle; avec ſon air de bonne foi & de candeur, elle pourroit bien me tromper: n'y auroit-il pas moien d'entendre la converſation? Ecoutons. *Il va à la porte du Cabinet.*

## SCENE XI.

TIMANTE, CHAMPAGNE *entre ſans voir Timante, en liſant un papier.*

TIMANTE *écoutant à la porte du Cabinet.*

IL n'eſt pas poſſible de rien diſtinguer.

CHAMPAGNE *rit en liſant.*

Ah! ah! ah!....

TIMANTE.

Qu'eſt-ce donc que j'entends rire de la ſorte?

CHAMPAGNE.

Ah ! ah ! ah ! cela eſt fort bon, ma foi.

TIMANTE.

Ah ! c'eſt toi, coquin, que fais-tu là ?

CHAMPAGNE.

Moi ? rien, Monſieur.

TIMANTE.

Quel eſt donc ce papier que tu ſerres ſi promptement ? voïons : Hé quoi, c'eſt celui que tantôt je t'avois ordonné.....

CHAMPAGNE, *riant d'un air niais.*

Oui, Monſieur, je n'ai pas pû exécuter votre ordre.

TIMANTE.

Pourquoi donc ?

CHAMPAGNE.

Je n'en ai pas eu le cœur ; je me ſuis mis à le lire, cela m'a paru trop drôle.

TIMANTE.

Plaît-il ?

CHAMPAGNE.

Il y a des endroits tout-à-fait facétieux ; tenez en voilà un ſur-tout.

TIMANTE *arrachant le papier, & lui en donnant ſur le viſage.*

Donnez, Maraut, & apprenez à faire ce que l'on vous ordonne ; & ſortez tout-à-l'heure de devant moi.

CHAMPAGNE.

Je ſors auſſi ; diable ! c'eſt avoir la main legére.

*Il ſort.*

## SCENE XII.

TIMANTE *ſeul.*

IL eſt vrai que je n'aurois pas dû le frapper ; il faut éviter de ſe faire les plus petits ennemis : ces gens-là ſortent de chez vous, ils connoiſſent vos foibles, & vous nuiſent plus dans le monde par leurs diſcours, que ne feroient des ennemis de conſéquence : mais Damis qui s'eſt chargé de me rendre un

ſervice important, devoit me rejoindre ici....

## SCENE VIII.

TIMANTE, DAMIS.

TIMANTE.

HE quoi, ſi-tôt de retour ? l'affaire eſt donc manquée ?

DAMIS *comme un homme preſſé & occupé d'une affaire.*

Non ; j'ai déja trouvé une de tes adverſes Parties.

TIMANTE.

Elle a refuſé ma propoſition, ſans doute ?

DAMIS.

Point du tout, elle conſent à un accommodement. Je n'ai plus que la vieille Comteſſe à voir, & je vais chez elle de ce pas.

TIMANTE.

Oh ! pour cette maudite plaideuſe-là, tu n'en viendras jamais à bout.

DAMIS.

Je compte la mettre à la raiſon, & te délivrer, à quelque prix que ce ſoit, d'un procès qui t'importune.

TIMANTE.

Je l'aurois peut-être gagné ! mais que je te faſſe part....

DAMIS.

Laiſſe-moi, je cours.

TIMANTE.

Un mot.

DAMIS.

Je n'ai pas un inſtant à perdre.

TIMANTE *le rétenant.*

Je touche ami au moment qui doit décider du bonheur de ma vie : j'ai ſi bien fait, que, par l'entremiſe de Marton, je vais avoir une explication avec Lucile, & ſçavoir enfin à quoi m'en tenir ſur les ſentimens qu'elle a pour moi.

DAMIS.

Que voulez-vous dire avec votre explication ?

TIMANTE.

C'eſt-à-dire.....

DAMIS.

Hé, morbleu, ne ſçauriez-vous demeurer comme vous êtes ?

TIMANTE.

Comment ?

DAMIS.

N'exigez-vous pas que Lucile vous diſe en face, je vous aime : voilà une belle imagination !

TIMANTE.

Et quel inconvenient trouvez-vous à cela ?

DAMIS.

L'inconvenient eſt, que ces ſortes d'aveux ne s'exigent point. Je ne ſçais quelle eſt votre délicateſſe ; mais je ne m'aviſerois jamais de réduire une femme à de pareilles extrémitez ; & je croirois, ſi elle étoit aſſez maîtreſſe d'elle-même pour me parler bien ouvertement, qu'elle n'auroit pour moi qu'un ſentiment dont je ne ſerois pas beaucoup flatté : au ſurplus, chacun a ſa façon de penſer. Adieu, je vais vîte où je vous ai dit.

TIMANTE *faiſant réflexion ſur ce que lui dit Damis.*

Le principe eſt certain, Damis, une femme qui aime véritablement, ne l'avoüe point.

DAMIS *s'arrêtant.*

Il y a des exceptions ; mais laiſſez cela, vous dis-je, & ne croyez pas que Lucile ait le cœur aſſez libre, pour ſe déclarer juſqu'à un certain point.

*Il ſort.*

TIMANTE *à Damis, qui s'en va.*

Et ſi elle s'y déterminoit, ce ſeroit donc une preuve que je ne ſerois point aimé ?

*ſeul après un peu de tems.*

A quoi ai je ſongé de demander un pareil aveu ? Comment ne m'eſt-il pas venu dans l'eſprit, qu'une femme ſincérement épriſe eſt embarraſſée, timide, & voudroit ſe diſſimuler à elle-même ce qu'elle ſent ; par conſequent elle eſt bien éloignée de le déclarer hautement : Oui, vous avez bien raiſon, Damis,

une femme qui laiſe trop entrevoir ſes ſentimens, n'a qu'un attachement bien ſuſpect. A quelle extrémité me ſuis-je réduit ? Courons, empêchons Marton..... Mais quand elle auroit parlé, j'oſe eſperer que Lucile ne s'y déterminera pas aſſurément. Il faut cependant prévenir.....

## SCENE XIV.

LUCILE, TIMANTE,

LUCILE.

QU'exigez-vous de moi, Timante ? J'ai lieu d'être ſurpriſe de la demande que vous me faites.

TIMANTE.

J'aurois tort d'exiger de vous, Madame, quelque choſe qui vous déplût.

LUCILE.

Un autre ſe contenteroit de la parole que je vous ai donnée de vous engager ma foi.

TIMANTE *ſe jettant à genoux.*

Ah ! c'eſt m'en dire cent fois plus que je ne mérite, & c'eſt combler un malheureux qui vous adore.

LUCILE.

A quoi ſert de diſſimuler devant moi ? Je ſçais quelle eſt votre inquiétude.

TIMANTE.

Moi, inquiet ?

LUCILE.

Vos démarches confirment aſſez les ſoupçons dont on vient de m'informer; mais croïez mon cœur plus généreux, & rendez-vous plus de juſtice à vous-même. Votre merite ne m'a pas échapé.

TIMANTE.

Madame..... (*à part.*) quelle épreuve !

LUCILE.

On voit en vous un défaut aſſez rare, c'eſt d'avoir trop peu de bonne opinion, & je ne puis m'empêcher d'avouer que ce défaut ne vous rend que plus eſtimable aux yeux de ceux qui vous connoiſſent.

TIMANTE.

Madame.....

LUCILE.

En vous promettant de vous donner la main, ſoyez sûr qu'il y a eu de ma part quelque choſe de plus qu'un ſimple conſentement; & s'il m'étoit permis, ne doutez point que je n'employaſſe les expreſſions les plus fortes & les termes les plus déciſifs, pour vous ôter l'injuſte crainte que vous avez conçuë.

TIMANTE.

Madame..... en faut-il davantage? (*à part.*) Ah! Damis.

LUCILE.

Que dites-vous donc, & quelle eſt cette diſſimulation obſtinée?

TIMANTE.

Je ſuis confus de vos bontez.... & c'eſt, je vous l'avoüe, être bien maîtreſſe de ſoi-même, que daigner me flatter juſqu'à cet excès.

LUCILE.

Quoi, vous me ſoupçonneriez d'emprunter des ſentimens qui ne ſeroient pas à moi!

TIMANTE *à part.*

Toujours de la préſence d'eſprit, du ſang froid; que tout ceci eſt compoſé!

LUCILE.

Je commence à mon tour à être allarmée. Ah! Timante, eſt-ce ainſi que vous recevez les juſtifications dans leſquelles je veux bien entrer? Et oſez-vous douter des aſſurances que je vous donne?

TIMANTE.

C'eſt trop m'honorer..... (*à part*) Curioſité fatale!

LUCILE.

Je ne ſuis point telle que vous l'imaginez; que ne pouvez-vous lire au fonds de mon ame!....

TIMANTE *tremblant.*

Hé bien, Madame?

LUCILE.

Vous verriez.....

TIMANTE.

Quoi ?

LUCILE.

A quel aveu me réduiſez-vous ?

TIMANTE *à part.*

Ciel !

LUCILE.

Vous y verriez, que je vous aime. Oui, Timante, je vous aime.

TIMANTE *tombant dans un fauteuil.*

Ah ! je ſuis perdu.

LUCILE *après un tems.*

Que viens-je de dire ? & de quelle façon étrange reçoit-il mon aveu ?

TIMANTE *à part.*

Tout eſt évanoui.

LUCILE.

C'eſt pour moi une énigme que je ne puis comprendre ; mais le trouble où je ſuis ne me permet pas de m'en éclaircir.

## SCENE. XV.

TIMANTE *ſeul après avoir révé quelque tems.*

JE croïois être aimé, pourquoi ai-je cherché à m'inſtruire du contraire ? Ce ſentiment timide & miſtérieux qui caractériſe une vraïe paſſion, eſt donc inconnu à Lucile ? Qu'il eſt douloureux quand on reſſent toutes les délicateſſes de l'amour, de ne les pouvoir inſpirer ! cependant j'ai été le premier à demander cet aveu. Devoit-il être affligeant de s'entendre dire : Je vous aime ?

## SCENE XVI.

TIMANTE, MARTON.

MARTON.

CEla eſt-il croiable ? Que viens-je d'apprendre ? A quoi penſez-vous donc, Monſieur ?

TIMANTE.

Ah ! Marton, que la converſation que j'ai obtenuë de Luciſe a eu un effet cruel pour moi ; & qu'il s'en faut que j'aïe recouvré la confiance, & le repos que je cherchois.

MARTON.

Je ne ſçais ſi ce que je viens vous dire de ſa part, vous plaira davantage.

TIMANTE.

Qu'eſt-ce donc ?

MARTON.

Je ſuis bien mortifiée d'être chargée d'une pareille commiſſion ; mais je ſuis forcée d'obéir.

TIMANTE

Explique-toi.

MARTON.

Voici deux Lettres que l'on a reçuës de vous, que l'on vous prie inſtamment de reprendre.

TIMANTE.

Juſte Ciel !

MARTON.

Ce n'eſt pas tout ; Monſieur, excuſez-moi, s'il vous plaît ; Lucile vous demande en grace de ſupprimer vos viſites ; elle dit même que par-tout ailleurs qu'ici, elle vous aura une obligation infinie, ſi vous evitez de paroître devant elle. Vous ne devez pas douter que je ne ſois au deſeſpoir.

*Elle ſe retire & revient.*

Il ſeroit de l'exacte bienſeance que je vous rendiſſe la boëte que vous avez bien voulu me donner tantôt, mais je ne ſçais ce que c'eſt d'accabler les gens dans le malheur. *Elle rentre.*

TIMANTE *ſeul.*

Quel coup de foudre me fait ſortir de l'ivreſſe où j'étois ! Pernicieuſe réflexion de Damis, voilà ce que vous me cauſez ! Eſt-ce agir en ami que de donner un pareil avis ? Je ne reconnois point Damis en cette occaſion : Damis auroit-il des vûes qui juſqu'à préſent m'auroient été cachées ?

## SCENE XVII.

DAMIS, TIMANTE.

DAMIS.

JE reviens de chez la Comteſſe, & je vous avouë que je ſuis enchanté de votre procédé.

TIMANTE.

Laiſſez-moi, je vous prie.

DAMIS.

Qu'eſt-ce donc ? Vous avez encore bonne grace à me montrer de la mauvaiſe humeur, après le trait que je viens d'eſſuyer; vous ſemblez vous en rapporter à moi, pour l'accommodement d'un procès, & ſécretement vous en commettez un autre ; comme ſi je n'étois pas ſuffiſant pour une ſemblable négociation ; cet autre eſt juſtement un homme violent & mal-à-droit ; & le tems de l'entrevûë qu'il a euë avec la Comteſſe s'eſt paſſé en invectives & en injures ; de façon, mon cher Monſieur, que vous n'avez qu'à vous préparer à bien plaider.

TIMANTE *d'un ton d'un homme abbattu.*

A plaider ?

DAMIS.

La Comteſſe à préſent ne ſe relâcheroit pas ſur le plus petit chef de ſon procès, quand vous lui donneriez dix mille piſtoles.

TIMANTE *très-poſément.*

Damis, j'ai vû Lucile, elle m'a fait l'aveu le plus tendre, & votre réflexion m'a perdu.

DAMIS *après un petit ſilence.*

Que dites-vous ?

TIMANTE.

Voici mes Lettres qui me ſont renduës, avec défenſe d'oſer paroître jamais devant elle.

DAMIS.

Quoi ! votre inquiétude vous fera toujours faire un pareil uſage des avis qu'on vous donne ? Vous ai-je conſeillé ? . . . . Il n'eſt pas tems de vous quéreller. Vous m'accuſez donc d'être auteur du malheur qui vous arrive ? Je n'examine point ſi ce re-

proche eſt fondé. Je me fais un devoir de vous juſtifier, & je vais ſur le champ.... TIMANTE

Ah ! que prétendez-vous ?

DAMIS.

Je vais la voir, & lui expliquer.....

TIMANTE

Eh ! comment réparer cette faute épouventable ?

DAMIS.

En la ſupliant, en lui repréſentant que c'eſt un mal-entendu, que c'eſt même un excès d'amour de votre part qui vous a rendu coupable à ſes yeux. Mais au moins..... Promettez-moi de ne point paroître indiſcrétement. Tenez-vous un inſtant à l'écart, vous vous préſenterez quand je croirai le moment favorable.

TIMANTE.

Allez, ami, j'obéïs aveuglement.

*Damis entre dans le cabinet de Lucile.*

## SCENE XVIII.

TIMANTE, CHAMPAGNE, *arrivé un inſtant auparavant*

CHAMPAGNE.

VOilà, Monſieur, cette montre dont vous étiez ſi fort en peine, elle eſt enfin racommodée.

TIMANTE.

Cela ſuffit, retire-toi.

CHAMPAGNE.

Il y a un homme, que je ne connois point, qui, après vous avoir attendu deux heures au logis, m'a ſuivi, en diſant qu'il vouloit abſolument vous parler.

TIMANTE *reprenant un air inquiet.*

Quelle eſpéce d'homme eſt-ce ?

CHAMPAGNE.

Grand, ſec, un habit noir tirant ſur le vert, une perruque citron, & une épée de deuil extrêmement longue.

TIMANTE.

Quel diable d'homme eſt-ce là ! Il n'a point dit ce qu'il me vouloit ?

CHAMPAGNE.

Non, il s'eſt même obſtiné à me cacher ſon nom.

TIMANTE.

Que puis-je avoir à démêler avec un pareil original ? Eſt-il ici ?

CHAMPAGNE.

Non, Monſieur, il eſt entré dans ce grand Caffé qui eſt à trois portes de ce logis, & il attend là que vous ſorticz.

TIMANTE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? (*à part.*) Aurois-je le tems?..... (*à Champagne.*) Mon caroſſe eſt là-bas ?

CHAMPAGNE.

Oui, Monſieur.

TIMANTE.

C'eſt aſſurément quelque choſe de preſſant. J'ai differentes affaires..... Il ſemble que tout m'accable à la fois. (*à Champagne.*) Demeure ; ſi par hazard Damis ſortoit du cabinet de Lucile, dis-lui que je rentre à l'inſtant. (*revenant.*) Tu m'entens.

CHAMPAGNE.

A merveille. (*ſeul*) Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que cet homme à grande épée ne m'a pas l'air d'aporter de l'argent à mon maître. Quelqu'un qui l'a déja vû m'a dit qu'il ſe méloit d'enjoliver les Jardins, & qu'il donnoit des plans pour les maiſons de campagne. Mais il n'y a aucune aparence que ce ſoit pour cela qu'il attende ſi obſtinément. On ſort je crois. Oui vraiment.

*Il ſe retire derriere Damis, à qui il veut parler.*

## SCENE XIX.

LUCILE, DAMIS, MARTON, CHAMPAGNE.

LUCILE.

NOn, Damis, je ne ſerai point la premiere, qui après avoir déclaré ſon penchant, aura rompu avec un homme qui s'en eſt rendu indigne.

DAMIS.

Quittez cette réſolution : je vous ſuis garand qu'il vous adore.

MARTON.

Faites-y bien reflexion, Madame. Où trouverez-vous un amant parfait ?

LUCILE *à Damis.*

Vous m'assurez qu'il m'aime? Que vous le connoissez mal! Mille objets differens l'occupent, & je suis ce qui le touche le moins.

DAMIS.

Il n'est occupé que de vous. Permettez-lui de paroître & de se jetter à vos pieds.

MARTON *à Lucile.*

Allons, ne le condamnez pas sans l'entendre.

DAMIS.

Ah! Lucile, ne me refusez pas cette grace. Venez, venez, Timante.

CHAMPAGNE *à Damis.*

Monsieur....

DAMIS *apellant à mi-voix.*

Timante, Timante..... paroissez donc. Où donc peut-il être?

CHAMPAGNE.

Je vais, si vous voulez, l'avertir.

DAMIS.

Où l'avertir?

CHAMPAGNE.

Ici près, où je lui ai dit qu'un homme l'attendoit.

DAMIS.

Un homme?

CHAMPAGNE.

Oui, qui vient, je crois, pour lui donner des avis sur le bâtiment neuf de sa maison de campagne.

LUCILE *à Damis qui reste interdit.*

D'où vous vient cet étonnement?

MARTON.

Le bâtiment neuf de la maison de campagne est franchement une chose fort interessante.

LUCILE *à Damis.*

Me direz-vous encore qu'il n'est occupé que de moi? Cessez, Damis, de me vanter l'empire que j'ai sur son cœur. Je sçais quel parti je dois prendre. Toutes les raisons que vous pourriez desormais aporter pour sa défense sont inutiles.

DAMIS.

Pour ce dernier trait, il est vrai que je ne le puis compren-

dre; & je n'ai point assez de courage pour vous parler plus longtems d'un homme d'une semblable espece.

MARTON.

Le voici cependant qui paroît.

## SCENE DERNIERE.

LUCILE, MARTON, TIMANTE, DAMIS, CHAMPAGNE.

TIMANTE *à Lucile.*

N'Est-ce point indiscretement que je me présente devant vous, après l'ordre cruel ?...

LUCILE.

Timante, il se peut que vous aïez pour moi de véritables sentimens de tendresse : je veux même le croire. Cependant l'hymen que nous avions projetté ne se peut conclure à present. Mon dessein est de me retirer pour quelque tems à ma Terre. Tâchez, s'il est possible, de me mieux prouver votre amour par la suite. *Elle sort.*

TIMANTE.

Dieux ! MARTON *à Timante.*

Ceux qui laissent échapper l'occasion, méritent de la perdre pour toûjours.

*Elle suit Lucile.*

DAMIS *à Timante.*

Nous sommes amis depuis long-tems, & je ne veux point cesser de l'être. Mais, fatigué des differens traits que vous me faites essuïer en un seul jour, ne trouvez pas mauvais que, loin de vous, j'aille quelque-tems reprendre haleine.

*Il sort.* CHAMPAGNE *à Timante.*

Il n'y a guére de maître que j'aimasse mieux servir que vous ; mais..... TIMANTE.

Plaît-il ? CHAMPAGNE *à part.*

Ma foi je vais songer à me faire payer de mes gages, & à le quitter aussi si je puis. *Il s'éloigne.*

TIMANTE.

Je perds maîtresse, ami, jusqu'aux valets, tout m'abandonne. Le seul espoir qui puisse me soutenir, c'est que d'aussi grands coups me corrigeront d'un caractere que j'avoüe moi-même ne pouvoir être supporté. FIN.

# *ACTEURS.*

Mr. CLEONTE.
Me. CLEONTE.
Mlle. CLEONTE, ſœur de Monſieur Cleonte.
MONDOR.
L'ASSESSEUR, Amoureux de Mademoiſelle Cleonte.
PYRANTE, Oncle de Mondor.
CRISPIN, Valet de Mondor.
Deux Laquais.

*La Scene eſt à Paris, chez Monſieur Cleonte.*

# L'ETOURDERIE.

*Le Theatre repréſente un Jardin & un Salon dans l'éloignement.*

## SCENE PREMIERE.

MONDOR, CRISPIN.

CRISPIN.

ENtrez, vous dis-je, j'ai ſi bien concerté toutes choſes, qu'avant qu'il ſoit un quart d'heure, vous verrez ici l'objet dont votre ame eſt épriſe. MONDOR.

Eſt-tu bien ſûr que mon billet lui ait été rendu, & que je puiſſe paroître ſans nul inconvénient?

CRISPIN.

Oui, Monſieur. Un domeſtique que j'ai mis dans vos intérêts, m'a aſſuré que le billet ſeroit rendu à Mademoiſelle Cleonte elle-même; & qu'en entrant par cette porte de derriere, dans ce Jardin où elle a coûtume de ſe venir promener à une certaine heure, accompagnée d'une ſimple ſuivante, vous pourriez lui parler en toute ſureté; mais permettez-moi de vous demander la raiſon d'une telle conduite; vous envoïez un billet; vous cherchez à vous introduire ſecrétement; entre nous, cela ſent terriblement le novice. Avec du bien & une figure paſſable, qui vous empêche de vous préſenter dans la maiſon, & de faire les démarches qui conviennent quand on veut épouſer une fille? Il y a tant de gens qui,

ſans aucun titre, s'annoncent avec éclat.

MONDOR.

Que veux-tu que je te diſe ? J'aime pour la premiere fois de ma vie. Il ne m'eſt pas poſſible d'agir avec cette noble liberté qui eſt ſi fort d'uſage dans le monde. J'aime, Criſpin ; & dans cette paſſion, dont le pouvoir juſqu'ici m'étoit inconnu, je crois ne jamais prendre aſſez de meſures.

CRISPIN.

J'aime, Criſpin ! & cela, pour avoir vû une fois une perſonne dans une maiſon où vous vous trouvez par hazard.

MONDOR.

Il eſt vrai, je la vis avec ſa mere ; j'eus occaſion de leur faire politeſſe à l'une & à l'autre : elles me connoiſſoient de nom, je m'informai du leur ; je les accompagnai juſques chez elles.....

CRISPIN.

Attendez ; je ſçavois bien que j'avois quelque choſe à vous dire : qu'appellez-vous ſa mere ?

MONDOR.

Hé ! mais je crois ...

CRISPIN.

Vous vous êtes trompé. Mademoiſelle Cleonte, pour qui vous ſoupirez, eſt ſœur de Monſieur Cleonte, maître de ce logis ; & l'autre Dame que vous avez vûë avec elle, eſt ſa belle-ſœur, femme de ce Monſieur Cleonte.

MONDOR.

Je les entendis nommer, Madame & Mademoiſelle Cleonte. Comme la Demoiſelle eſt très-jeune, & que l'autre affectoit un certain air d'autorité, je t'avoüe que je la crus ſa mere, & non ſa belle-ſœur.

CRISPIN.

Cela ne fait que bien pour vous ; une ſœur eſt moins dépendante que ne l'eſt une fille. Tout ſemble favoriſer votre amour.

MONDOR.

Oui ; & à préſent que le moment de l'entre-vûë s'approche, je crains mille choſes differentes. Il ſe peut qu'elle deſaprouve l'aveu de ma paſſion, & la démarche que j'ai faite

de

de lui écrire ? il pourroit encore arriver quand je la verai, que mon air, mes façons de m'exprimer, lui déplussent : car je ne sçais pas trop quel ton il faut prendre pour se rendre agréable à une femme.

CRISPIN.

Bon ; il ne faut qu'avoir votre âge, & se taire.

MONDOR.

Non. Je sçais qu'à mon âge on est souvent fort sot, & surtout quand on aime.

CRISPIN.

Cette sotise est éloquente.

MONDOR.

Toi, par exemple, qui joüis de ta raison, & qui, sans doute, ne t'avises pas d'aimer.

CRISPIN *prenant un air serieux.*

Pourquoi donc, s'il vous plaît, Monsieur ?

MONDOR.

Quel moïen crois-tu le plus prompt pour gagner le cœur d'une personne que l'on aime ?

CRISPIN.

Mais il y en a plusieurs. Le plus usité & celui qui réüssit le mieux, est, ce me semble, de faire adroitement des présens. Rien ne prouve mieux notre sincerité ; car l'on peut bien jurer, protester que l'on est amoureux, sans qu'il en soit rien ; mais rarement on donne sans être veritablement épris.

MONDOR

Cette façon-là ne réüssiroit pas ici.

CRISPIN.

Une autre, à ce que j'imagine, est le langage muet des yeux. La Dame est là ; je suis ici ; je lui fais un regard, & puis un autre : voyez-vous ?

MONDOR.

Celui-là ne doit être bon que quand il est impossible de s'exprimer autrement.

CRISPIN.

Il vous reste enfin les petits soins, l'hommage assidu, les tendres propos : il faut alors se faire entendre avec délicatesse ; car on ne se déclare pas d'abord en termes formels,

mais en ſe ſervant de termes indirects : par exemple ..... Si la charmante Daphné n'étoit pas auſſi inſenſible qu'elle eſt belle. .... elle ne manque pas de vous interrompre ..... Moi ! belle ! Damon ? Faites-vous attention à de ſi foibles appas ... Plût aux Dieux, dites-vous, qu'ils fuſſent moins redoutables ! .... & puis tous deux en chœur : Helas ! .... On en vient avec le tems à dire de quoi il eſt queſtion ; & on ſe le dit tant par la ſuite, que ſouvent on s'en ennuïe.

MONDOR.

Je n'ignore pas qu'il faut du ménagement en découvrant ſa flâme..... Mais qu'eſt-ce que je vois ?

## SCENE II.

Mr. CLEONTE, MONDOR, CRISPIN.

Mr. CLEONTE *ſans voir Mondor, ni Criſpin.*

J'Entends qne l'on diſpute encore. Eſt-il poſſible que deux femmes ne puiſſent pas vivre enſemble ?

CRISPIN.

Ce n'eſt pas-là ce que nous cherchons.

MONDOR.

Voilà comme tu avois ſi bien pris tes meſures !

CRISPIN.

Il nous coupe le chemin.

Mr. CLEONTE *ſans voir.*

Il faut néceſſairement que j'éloigne ma ſœur. De quoi diable auſſi s'aviſe ce benet d'Aſſeſſeur de ſe refroidir ? mais qui ſont ces gens-là ?

CRISPIN.

Hai ! ....

MONDOR.

C'eſt le frere ; quel parti prendre ?

CRISPIN.

Il parle de quelqu'un qui s'eſt refroidi pour ſa ſœur. Ma foi je ſaiſirois ce moment ; & à votre place, je dirois les choſes comme elles ſont.

MONDOR.

Je ne puis m'y réſoudre.

CRISPIN.

Vous gagnerez, vous dis-je, à parler franchement.

MONDOR.

Et ſi je le trouve contraire, il ne me reſtera plus d'eſpoir de voir celle que j'aime.

CRISPIN.

Hé, que vous ſerviroit de la voir, ſi vous ne l'obtenez de ceux de qui elle dépend?

MONDOR.

Criſpin, c'eſt trop riſquer.

CRISPIN.

Non. Croïez-moi, j'ai de la judiciaire, & ....

Mr. CLEONTE *s'approchant.*

*A Mondor.* Puis-je ſçavoir, Monſieur, ce que vous cherchez ici?

*Mondor embarraſſé lui fait la reverence, & Criſpin en fait pluſieurs.*

CRISPIN *à Monſieur Cleonte.*

Monſieur .... vous ne m'avez pas l'air d'être un homme qu'il faille païer de mauvaiſes raiſons .... & je parie que vous avez déja deviné....

Mr. CLEONTE.

Quoi?

CRISPIN.

Qu'il y a de notre part un peu... là...

Mr. CLEONTE.

Moi? je ne devine rien.

MONDOR *bas à Criſpin.*

Où m'engages-tu?

Mr. CLEONTE.

*A part.* Il y a du myſtére là-deſſous. *A Mondor.* Quoi! je ne pourrai ſçavoir?...

MONDOR.

Je n'ai point à rougir, Monſieur, du motif qui m'a fait m'introduire ici; & forcé de vous répondre, je ne vous déguiſerai point la verité.

CRISPIN.

Fort bien.

Mr. CLEONTE.

Qu'eſt-ce donc ?

MONDOR.

J'eſperois entrevoir une perſonne qui dépend de vous, & qui, à la premiere vûë m'a charmé : incertain ſi mon hommage lui ſera agréable, je n'oſois encore chercher l'occaſion de vous déclarer mes deſſeins ; mais puiſque le hazard ſemble m'y contraindre, je vous avoüe que je ſuis pénétré des ſentimens les plus vifs & les plus reſpectueux pour Mademoiſelle votre ſœur.

Mr. CLEONTE.

Quoi, Monſieur, vous êtes amoureux de ma ſœur ?

CRISPIN *à part.*

Voici le moment critique.

MONDOR.

Cet aveu peut paroître téméraire. Mais que me ſerviroit après tout, de laiſſer croître dans mon cœur le feu le plus violent, ſi je ne m'aſſure qu'il ne ſera pas deſapprouvé ? Oui, j'adore votre ſœur : je la vis il y a quelques jours accompagnée de Madame votre femme, chez une Dame de ce voiſinage ; je fus frappé de ſa beauté ; j'ai perdu le répos dès ce fatal moment, & je ne le puis recouvrer qu'en obtenant ſa main. Ma famille ne vous eſt peut-être pas inconnuë, je m'appelle Mondor. Si dans le déſir que j'ai de m'allier à vous, vous me flattiez de quelque eſpoir, je m'eſtimerois le plus heureux des hommes.

Mr. CLEONTE.

Mondor ? Seriez-vous neveu du bon-homme Pyrante ?

MONDOR.

Quoi ! vous connoîtriez mon oncle ?

CRISPIN.

Aſſurément.

Mr. CLEONTE.

Je le connois fort. J'eus même l'an paſſé quelque petite affaire à démêler avec lui.

MONDOR.

Se peut-il ? . . .

Mr. CLEONTE.

Je fus très-content de ſa politeſſe.

MONDOR.

Pouvoit-il m'arriver rien de plus heureux ?

CRISPIN *à Monſieur Cleonte, en voulant l'embraſſer.*

Permettez que je vous témoigne . . . .

Mr. CLEONTE.

Et le bon-homme ſçait-il votre paſſion ?

MONDOR.

Pas encore ; mais . . . .

Mr. CLEONTE.

Vraiment, il ſeroit à propos de l'en inſtruire.

MONDOR.

Il le ſera bien-tôt ; & ſi vous me donniez quelque eſpoir . . .

Mr. CLEONTE.

Je me ſens, moi, tout porté pour vous ; mais je ne ſçais ſi ſon intention eſt que vous vous mariiez ſi jeune ?

MONDOR

Il y conſentira, n'en doutez pas.

Mr. CLEONTE.

Je ſuis bien aiſe, avant de vous rien promettre, de ſçavoir ſes volontez là-deſſus.

MONDOR.

Je vais le trouver, & lui dire . . .

Mr. CLEONTE.

Mais ne voulez-vous pas vous repoſer un inſtant ?

MONDOR.

Non, non. J'exécuterai ſans differer ce que vous exigez de moi.

Mr. CLEONTE.

Cependant . . . .

MONDOR.

Je ne ſerai point tranquile que je n'aïe vû mon oncle. O Ciel ! quel heureux évenement ! Oui, Monſieur, je vais le trouver ; il ſçaura ma paſſion, & l'eſpoir que vous me donnez. Je vais lui faire une peinture ſi vive de l'état de mon

cœur, qu'assurément il y sera sensible : il viendra vous implorer avec moi, & vous supplier de hâter un hymen, sans lequel je ne sçaurois vivre.

CRISPIN.

Nos affaires vont plus vîte que je n'aurois pensé.

*Ils sortent.*

## SCENE III.

Mr. CLEONTE *seul.*

VOilà parbleu une avanture à laquelle je ne m'attendois guéres, & qui est bien favorable. Il ne pouvoit pas se présenter une meilleure occasion pour mettre la paix chez moi, & pour éloigner ma sœur. Ce que c'est que l'amour ! Il la trouve charmante ? il se meurt, s'il ne l'obtient pour femme... Elle a pourtant un peu plus de quarante-cinq ans ; mais cela ne me surprend point ; & j'ai oüi dire que les jeunes gens, dans leurs premieres inclinations, s'attachoient volontiers à des personnes plus âgées qu'eux. Ah ! ah ! ah ! Monsieur l'Assesseur, cela vous apprendra à vous déterminer. Ce benêt qui me disoit encore ce matin : Tien, j'épouserois bien ta sœur, mais je la trouve trop ridicule. Ah ! mon petit Monsieur, d'autres ne sont pas si dégoutés que vous. Allons la trouver ; mais la voilà avec ma femme.

## SCENE IV.

Monsieur, Madame, Mademoiselle CLEONTE.

Mademoiselle CLEONTE.

ALlez, Madame ma belle-sœur, vos réfléxions sont très-desobligeantes ; & vous n'en faites jamais d'autres pour qui que ce soit.

Mr. CLEONTE.

Hé quoi, toujours des démêlez ?

Madame CLEONTE.

Je n'ai point voulu vous offenser, & je suis au desespoir....

Mademoiſelle CLEONTE.

Oui, vous êtes au deſeſpoir.

Mr. CLEONTE.

Laiſſez cela, je vous prie; j'ai quelque choſe à vous dire.

Mademoiſelle CLEONTE.

Au deſeſpoir? il eſt vrai; mais c'eſt de voir que l'on faſſe un peu de bruit dans le monde.

Mr. CLEONTE.

Vous ne voulez donc pas m'écouter?

Madame CLEONTE.

Vous me donnez des ſentiments bien bas. Quoi qu'il en ſoit, j'ai crû devoir vous repréſenter de ne point ajouter trop de foi aux galanteries d'un jeune homme, à qui il prend fantaiſie de vous écrire, qui ne vous a vûe qu'une ſeule fois, & qui, par un retour chagrinant, peut vous faire payer cher une incrédulité trop aveugle.

Mademoiſelle CLEONTE

Il ne ma vûe qu'ne ſeule fois, j'en conviens: mais je ſçais ce qu'il me dit quand il me donna la main préférablement à vous; & je m'apperçus aſſez de l'impreſſion que cette vûe fit ſur lui. Il faut bien ignorer le cœur, pour ne pas ſçavoir que jamais un amour violent ne fut enfant de la réflexion. Mais laiſſons cela, je vous prie. Mon frere, je viens vous trouver pour vous dire, qu'un jeune homme appellé Mondor m'a fait rendre un billet, où il paroit qu'il a des vûes très-ſérieuſes à mon égard. Vous en doutez peut-être.... Le voici. *Elle lit*:

*Je n'oſai dernierement demander la permiſſion de vous aller rendre mes devoirs; je hazarde de vous la demander aujourd'hui à vous-même.*

Mr. CLEONTE.

Je n'en ſuis poin t ſurpris.

Mademoiſelle CLEONTE.

Ecoutez, écoutez.... *Elle lit*:

*Aujourd'hui à vous-même; mais je ne puis paroître devant vous que comme un homme ſur qui vous avez fait l'impreſſion la plus vive: c'eſt à vous, Mademoiſelle, à déci- cider ce que je dois faire.* MONDOR.

Mr. CLEONTE.

Je n'en ſuis point ſurpris, ma ſœur. Je vous dirai bien plus,

ce jeune homme vient dans le moment de m'avoüer ſa paſſion pour vous.

Mademoiſelle CLEONTE.

Dans le moment il vous a parlé ? Hé bien, Madame ;

Madame CLEONTE.

Je n'ai plus rien à dire.

Mr. CLEONTE.

Il s'étoit introduit ici dans le deſſein de vous y voir : je l'y ai ſurpris ; je l'ai forcé de parler, & ſon amour m'a paru auſſi violent que ſincere.

Mademoiſelle CLEONTE.

Il eſt extrême, mon frere, il eſt extrême. Il faut, mon frere, que vous m'aidiez un peu de votre ſtyle ; je ſuis bien-aiſe de lui faire ſçavoir au plutôt que mon cœurn'eſt point inacceſſible ; & que puiſque ſes deſſeins ſont légitimes, il peut prendre quelque eſpoir, & ſe préſenter devant moi.

Madame CLEONTE

Quoi, ma ſœur, vous allez lui répondre ?

Mademoiſelle CLEONTE.

Oui, ma ſœur, quoique vous en puiſſiez dire, je vais lui écrire, aidée des conſeils de mon frere : car pour moi, il eſt vrai que je crains d'en trop faire entendre, & je veux éviter tout ce qui ſentiroit le tranſport ; je ne veux point paroître étonnée d'une conquête auſſi flatteuſe, & je ſçaurai me compoſer dans mes démarches, pour ne point donner priſe à votre eſprit jaloux. Allons, mon frere, ne perdons point de tems : (*à Mmle. Cleonte*) j'eſpere que l'Aſſeſſeur & vous, vous en créverez de dépit.

Mr. CLEONTE.

Allez, allez, je vous ſuis. *Elle rentre.*

## SCENE V.

Mr. & Mme. CLEONTE.

Mr. CLEONTE.

IL ne faut point, ma femme, que vous trouviez mauvais qu'elle ſonge à ſe pourvoir ; vous ſçavez que je ſerois fort aiſe d'en être débarraſſé, & que ſon humeur . . .

Mmle. CLEONTE.

Mlle. CLEONTE.

Croïez, Monſieur, que ce que j'en dis eſt par pure amitié pour elle; mais quand vous devriez vous-même vous fâcher, je ne puis m'empêcher de vous repréſenter que votre ſœur n'eſt guére d'âge, ni de caractére à faire tout-à-coup une paſſion auſſi violente. Je vis l'autre jour ce jeune homme étant avec elle, je ne fis pas autrement attention à ſes diſcours; mais je n'apperçus rien en lui qui promît ce qui arrive aujourd'hui. Et en verité, ſi cela pouvoit ſe ſuppoſer, je ſerois tentée de croire que c'eſt une ironie à laquelle votre ſœur aura donné occaſion par quelque trait ridicule.

Mr. CLEONTE.

Oh, parbleu, c'en eſt trop auſſi. Je vous dis qu'il m'a parlé, & que....

Mlle. CLEONTE.

Je le ſouhaite, Monſieur.

Mr. CLEONTE.

Je ne veux rien faire en cela contre votre avis; je vous promets même, en cas que vous n'approuviez pas la choſe, de ne pas donner mon conſentement. Mais il faut ſe rendre à la raiſon. Jamais Amant ne parut de meilleure foi, & plus... Tenez, le voilà qui revient de chez un de ſes parens, où il a couru, vous pouvez l'entendre.

## SCENE XI.

Mr. & Mme. CLEONTE, MONDOR.

MONDOR.

*A part.* LA voilà! Dieux! quel trouble ſa vûë me cauſe!

Mr. CLEONTE.

Vous êtes donc déja de retour? Hé bien, quelle nouvelle?

MONDOR.

*A part.* Je ne puis plus parler.

Mr. CLEONTE.

Avez-vous vû le bon-homme? & croïez-vous qu'il conſente?

MONDOR.

Le jour ne ſe paſſera pas, qu'il n'ait l'honneur de vous voir.

Mr. CLEONTE.

Vous croïez donc qu'il approuvera vos deſſeins ? tant mieux; pour moi, je vous ai déja dit quels étoient mes ſentimens là-deſſus. Mais mon conſentement ne ſuffit pas (*à ſa femme*) Recevez-le bien, je vous prie. (*à Mondor*) Les femmes ont ſouvent des volontez oppoſées aux nôtres; & elles ſont ſi peu perſuadées de la ſincerité des jeunes gens, que je crains que vous ne trouviez en votre chemin quelques difficultez. (*En montrant Mme. Cleonte.*) Tâchez de vous faire agréer.

*Il rentre.*

## SCENE VII.

Mme. CLEONTE, MONDOR.

MONDOR *à part.*

HElas! voilà le coup que je craignois.

Mme. CLEONTE *à part en ſouriant*

Il paroît aſſez embarraſſé.

MONDOR.

Quoi ? la premiere choſe que j'apprends eſt, que vous me ſoupçonnez de n'être pas ſincére ? Eh! qui peut faire naître en vous des ſentimens auſſi injuſtes ?

Mme. CLEONTE.

Je ne ſais ce que c'eſt que de déguiſer ma penſée : oui, j'ai douté, Monſieur, que votre paſſion fut auſſi vraïe que vous le voulez faire entendre.

MONDOR.

Vous en avez douté ? Ah! dites plutôt que vous la deſaprouvez; car il n'eſt pas poſſible que vous ne ſoyez convaincuë de ſa violence, par mon trouble & par toutes les démarches précipitées qu'elle me fait faire. Qui pourroit donc me porter à agir comme je fais ? Pourquoi depuis le jour où je me trouvai chez la Marquiſe, ai-je perdu le répos ? Pourquoi, malgré les craintes que mon reſpect m'inſpiroit, ai-je hazardé d'écrire ? Me ſuis-je introduit ici ? Ai-je enfin découvert en trem-

blant cette malheureuſe flâme, qui puiſqu'elle vous déplaît, doit ſans doute me couter la vie ?

Madame CLEONTE.

Mes doutes ne peuvent jamais vous couter auſſi cher ; ces grandes expreſſions ſont ordinaires aux amans, elles ne me ſurprennent point, & ſouvent on ſe croit touché bien plus qu'on ne l'eſt en effet.

MONDOR.

De quelles cruelles réflexions vous m'aceablez !

Madame CLEONTE.

Peut-être me préviens-je injuſtement ; mais ſi votre flâme eſt ſincére, vous conviendrez du moins que le peu de tems qui l'a fait naître, peut d'abord faire craindre qu'elle ne ſoit pas conſtante.

MONDOR.

Vous voulez, trop aimable perſonne, vous voulez m'éprouver ; je le vois ; ce ne peut être qu'un ſemblable motif qui vous faſſe tenir ce langage. Le Ciel vous a-t'il donc faite pour tant de défiance ?... Si je pouvois par moi-même être ſoupçonné de legéreté, les charmes qui m'ont ſéduit ne détruiroient-ils pas ce ſoupçon ? Et ne ſont-ils pas garants qu'on ne ſçauroit guerir de la bleſſure qu'ils ont faite ?

Madame CLEONTE.

Eh bien, par exemple, je ne puis m'empêcher.....

MONDOR.

Eh quoi donc encore ?

Madame CLEONTE.

Oui encore : je vous avouë que ces exagérations me ſont ſuſpectes, & le paroîtroient à tout autre. Les charmes que vous vantez ont pû vous toucher juſqu'à un certain point. Mais j'aurois crû qu'une autre eſpece de mérite, comme la conduite, la ſageſſe, l'eſprit même, étoit ce qui devoit faire le plus d'éfet ſur vous.

MONDOR.

Mais pourquoi, parmi tant d'autres perfections, ne vanterois-je pas des charmes qui m'ont ſi vivement frappé ? Je vous jure du moins que je ne crois point exagérer. S'il ne m'eſt pas permis de vous dire ce que je penſe, ſans paſſer

dans votre eſprit pour être faux, croïez donc plutôt que ce ſont mes expreſſions qui me trahiſſent, & n'attaquez pas la pureté de mon cœur.

Madame CLEONTE.

Vous avez penſé, Mondor, que je voulois vous éprouver, & vous avez penſé juſte.

MONDOR.

Que dites-vous ?

Madame CLEONTE.

Il faut ſe rendre à vos raiſons. Vous vous juſtifiez avec tant de force, qu'il eſt difficile de ne vous pas ajouter foi.

MONDOR.

Ah ! vous me rendez la vie.

Madame CLEONTE.

Je vois que vous aimez, & je le vois avec plaiſir.

MONDOR.

Vous en voïez encore bien moins que je n'en reſſens. Que ces ſoupçons cruels ſoient donc pour jamais écartez. Croyez que je ſuis né pour être l'époux le plus conſtant, le plus paſſionné, le plus ſincére, & que mon amour ne finira qu'avec ma vie. Mais ſi mes ſermens ſont crus ; ſi Mondor eſt aſſez heureux pour perſuader qu'il aime, ce bonheur eſt encore imparfait. La belle Cleonte ne ſe laiſſera-t'elle point toucher ? Helas ! puis-je jamais eſperer d'en être aimé ?

Madame CLEONTE.

Soïez sûr qu'elle n'eſt point inſenſible.

MONDOR.

Dois-je m'en flatter ? ôDieux !

Madame CLEONTE.

Oui. Apréſent, je puis vous dire que vos propoſitions ne peuvent être reçûës que favorablement.

MONDOR.

Ah ! quel comble de joïe.

Madame CLEONTE.

Votre condition, votre mérite perſonnel vous donnent tout lieu d'attendre du retour.

MONDOR.

Non, je me rends juſtice, & je ſçais combien peu je ſuis

digne de l'extrême bonheur où j'aſpire.

Madame CLEONTE.

Tant de modeſtie ne ſert qu'à vous rendre plus recommandable. Mais je vois venir ma belle-ſœur, parlez-lui ; cette converſation ne ſera pas aſſurément la moins néceſſaire ; aſſurez-vous de ſon conſentement. Vous voulez bien que je vous laiſſe enſemble ?

MONDOR.

Dès que vous m'accordez le votre, j'eſpere être aſſez heureux pour obtenir le ſien.

## SCENE VIII.

MONDOR, Mlle. CLEONTE.

MONDOR *à part.*

QU'elle m'avoit allarmée ! Mais enfin, je reſpire cependant. Il ſe peut que cette belle-ſœur ſoit d'un eſprit difficile ; je tremble qu'elle ne traverſe mon amour.

Mlle. CLEONTE.

Eſt-ce vous que je vois, Monſieur ? Je ne vous aurois pas cru ſi-tôt de retour. On diſoit que vous étiez allé chez votre oncle pour l'inſtruire du deſſein où vous étiez. Il ſemble que l'amour vous ait prêté ſes aîles. Votre empreſſement eſt loüable, & vous juſtifie bien des mauvais ſoupçons que l'on vouloit inſinuer à votre égard. Ma belle-ſœur vient de vous quitter, elle vous aura dit ſans doute des choſes ſans aucun fondement ; il ne faut point que cela vous ſurprenne, tel eſt ſon caractére : elle a très-mauvaiſe opinion des hommes ; mais pour moi du premier coup d'œil, je connois le vrai mérite.

MONDOR.

Que ces paroles me raſſûrent ! Je puis donc eſperer ?....

Mlle. CLEONTE.

Eſperez : oui, Monſieur, eſperez tout ce qui peut s'eſperer au monde. Vous avez écrit, on a reçû votre Lettre.

MONDOR.

J'avoüe que c'eſt une liberté que je ne devois peut-être pas prendre.

Mademoiſelle CLEONTE.

Pourquoi donc ?

MONDOR.

Je crains d'avoir trop promptement découvert mes ſentimens.

Mademoiſelle CLEONTE.

Cette découverte eſt agréable. Dans le deſſein où vous êtes, cela eſt permis ; & il eſt tout naturel de commencer par quelque choſe. Mais on a pour vous de la reconnoiſſance ; comme on ne croïoit pas vous revoir aujourd'hui, on vous a fait réponſe. Ma belle-ſœur ſembloit n'être pas de cet avis, & croïoit qu'il étoit trop libre de vous écrire ; mais je lui ai prouvé par bonnes raiſons, que cela étoit à ſa place.

MONDOR.

Ah ! pouvois-je m'attendre à cet excès de bonté de votre part !

Mademoiſelle CLEONTE.

Puiſque le billet eſt écrit, il ne faut pas vous priver du plaiſir qu'il doit vous cauſer. Le voilà ; vous y verrez clairement & à loiſir, les veritables ſentimens que l'on a pour vous.

MONDOR.

Que j'ai de graces à vous rendre ! Que je baiſe cent fois la main de qui je reçois un préſent auſſi flatteur.

Mademoiſelle CLEONTE.

Ces petites familiaritez ne vous ſont pourtant pas encore trop permiſes.

MONDOR.

Il eſt vrai qu'elles me ſeront plus permiſes quand je vous ſerai allié par cet heureux hymen dont on flatte mon amour.

Mademoiſelle CLEONTE.

Oui, pour lors .... tout alors vous ſera permis.

MONDOR.

Je vous appartiendrai pour lors de trop près, pour que ces careſſes ne ſoient pas autoriſées.

Mademoiſelle CLEONTE.

Il faudroit avoir l'eſprit bien mal fait pour s'en fâcher aſſu-

rément ; & vous ſerez un autre moi-même.

MONDOR.

On ne ſçauroit pouſſer plus loin les manieres obligeantes que vous me témoignés ; & par mille endroits cette alliance doit faire la felicité de ma vie.

Mademoiſelle CLEONTE.

J'aurai ſoin que vous n'ayez aucun ſujet de vous plaindre : & ſans vanité, je puis dire que vous trouverez une fille bien élevée, & qui ſçait ce qu'on doit à un mari.

MONDOR.

Ah ! dites une fille parfaite, & qui n'a rien de comparable ſous les cieux.

Mlle. CLEONTE.

Une fille qui a refuſé cent partis avantageux ; & qui de tout tems vous étoit reſervée.

MONDOR.

N'entreprenez point d'expoſer ce qui la rend adorable ; vous n'y pourriez pas ſuffire. Hélas ! je redoutois la converſation que je devois avoir avec vous, & je ne croïois pas vous trouver ſi favorable.

Mlle. CLEONTE.

Je ne ſuis pas ſurpriſe que vous l'aïez rédoutée cette converſation ; la méfiance accompagne toûjours une grande paſſion.

## SCENE IX.

Mlle. CLEONTE, MONDOR, un LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnſieur l'Aſſeſſeur demande à vous parler.

Mlle. CLEONTE.

L'Aſſeſſeur ? Ah ! j'en ſuis charmée. Dites-lui que je veux bien qu'il me parle pour la derniere fois.

*Le Laquais rentre.*

## SCENE X.

Mlle. CLEONTE, MONDOR.

Mlle. CLEONTE.

CEt Aſſeſſeur avoit des vûës : c'eſt un homme qui vous eſt ſacrifié ; il faut que je lui donne ſon congé. Mais le congedier devant ſon rival, ſeroit une choſe trop dure. Retirez-vous, Mondor, un moment dans cette allée.

MONDOR *tenant le billet à la main.*

Avec ce bien-fait que je viens de recevoir de vous, j'ai dequoi m'occuper bien agréablement.

## SCENE XI.

Mlle. CLEONTE *ſeule.*

JE voudrois que ma belle-ſœur pût voir comme il m'aime. Il eſt aſſez glorieux pour moi d'avoir ſçu fixer un auſſi joli petit homme. L'ardeur que je lui inſpire lui feroit tourner l'eſprit, ſi on ne terminoit promptement.

## SCENE XII.

Mlle. CLEONTE, L'ASSESSEUR.

L'ASSESSEUR.

CE que je viens d'apprendre, eſt-il poſſible, Mademoiſelle ? On dit qu'un autre vous aime, & eſt ſur le point de vous épouſer ?

Mlle. CLEONTE.

Il n'y a qu'un eſprit auſſi borné que le votre qui puiſſe trouver de l'impoſſibilité à cela.

L'ASSESSEUR.

Mais vraiment, Mademoiſelle, je ne prétends pas vous offenſer : & ce n'eſt pas comme cela que je l'entends ; c'eſt que je

ſuis

ſuis au déſeſpoir. Comment donc, n'y a-t'il pas cinq ans que je ſuis de jour en jour dans le deſſein de vous épouſer, moi ?

Mlle. CLEONTE.

Il ne falloit pas être ſi lent à vous déterminer ; & je vous avois bien prédit que vos incertitudes vous couteroient cher.

L'ASSESSEUR *à part.*

Effectivement, je ne ſçais pas où j'ai eu l'eſprit ; car elle eſt aimable aſſurément.

Mlle. CLEONTE.

Ne dites-vous pas que je ſuis aimable ?

L'ASSESSEUR.

Plus j'y fais réflexion, & plus je vois la faute que j'ai faite.

Mlle. CLEONTE.

Ce n'eſt pas une faute, vous n'y penſez pas.

L'ASSESSEUR.

Jamais elle ne ma paruë ſi accomplie.

Mlle. CLEONTE.

Vous vous mocquez.

L'ASSESSEUR.

Si charmante, ſi adorable qu'elle me le paroît aujourd'hui.

Mlle. CLEONTE.

Moi, point du tout.

L'ASSESSEUR.

Je ne m'étonne plus qu'on me l'enleve ſi bruſquement. Parbleu je ſuis un grand ſot. Ah ! ma belle Cleonte, ſongez que je ſuis votre ancien Aman ; ne me faites pas un paſſe-droit auſſi cruel.

Mlle. CLEONTE.

Je ſuis impitoïable. Vous l'avez voulu, mon pauvre garçon. Je vous abandonne à votre mauvais deſtin.

L'ASSESSEUR.

Quoi ! votre cher Aſſeſſeur qui ſembloit ....

Mlle. CLEONTE.

Ne m'approchez pas ; & reſpectez, je vous prie, un bien qui appartient déja tout entier à un autre. Vous devez même renoncer à me voir.

L'ASSESSEUR.

Renoncer à vous voir ?

Mlle. CLEONTE.

Oui, comme l'on ſçait qu'il y a eu entre nous quelque intelligence, je ne doute pas que mon époux ne vous défende à jamais l'entrée de ſa maiſon.

L'ASSESSEUR.

Ciel, quel Arrêt !

Mlle. CLEONTE.

Je n'ai rien à regretter dans le parti que je prends. J'épouſe un homme bien fait, riche, de qualité, qui n'a que dix-huit ans, & qui entend que tout ſoit fini dans deux jours.

L'ASSESSEUR.

Qui diantre ſe ſeroit douté qu'un étourdi comme cela, viendroit tout d'un coup ſonger à vous ? Je vous prie encore une fois.....

Mlle. CLEONTE.

Il n'y a rien à faire ; pleurez, gémiſſez, mon pauvre Aſſeſſeur ; que votre exemple effraïe ceux qui négligent l'occaſion.... (*à part*) Il n'eſt rien tel que de ſe faire valoir avec ces petits Meſſieurs-là. Je vais me retirer dans mon appartement, & je veux même que Mondor me demande plus d'une fois avant qu'il obtienne de me voir.

## SCENE XIII.

L'ASSESSEUR *ſeul.*

IL faut bien qu'elle ait un vrai mérite pour avoir fait une paſſion auſſi prompte. J'ai donné là dans un terrible travers ; mais il n'eſt pas encore tems de ſe déſeſperer. Le voilà ſans doute ce rival. Si je pouvois par accommodement l'engager à me la ceder.

## SCENE XIV.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

MONDOR *tenant le billet ſans voir l'Aſſeſſeur.*

DE quels traits ce billet enflâme mon cœur !

L'ASSESSEUR.

Elle lui a écrit : oui, je reconnois ſon écriture.

MONDOR, *il lit :*

*Ma tendreſſe vous païe bien de votre amour.*

L'ASSESSEUR.

L'ingrate !

MONDOR *lit :*

*Tachez de m'obtenir au plutôt.*

L'ASSESSEUR.

L'infidéle !

MONDOR *lit :*

*Il y a dans le monde un certain Aſſeſſeur.....*

L'ASSESSEUR.

Elle ſe ſouvient pourtant de moi.

MONDOR *lit :*

*Perſonnage que je déteſte à préſent.*

L'ASSESSEUR *haut.*

Elle n'a pas toujours parlé de la ſorte.

MONDOR.

Plaît-il ?

L'ASSESSEUR.

Je ſuis cet Aſſeſſeur en queſtion ; & vous ne devez pas douter que depuis long-tems j'avois réſolu d'épouſer Mademoiſelle Cleonte.

MONDOR.

Je l'ai entendu dire.

L'ASSESSEUR.

Oui : & entre nous, cette reſolution là ne lui déplaiſoit pas.

MONDOR.

On ne m'a point dit cette circonſtance.

L'ASSESSEUR.

Le fait eſt pourtant bien certain, & il ſeroit facile de vous en convaincre ſi je vous expliquois.... Mais non, ſur les affaires de cœur, il faut ménager le ſexe.

MONDOR.

Songez toujours à ne pas parler imprudemment.

L'ASSESSEUR.

Bon! ne m'a-t'elle pas écrit trente Lettres à moi?

MONDOR.

A vous?

L'ASSESSEUR.

Oui. D'ailleurs à travers la ſévérité dont les filles ſont parade, l'Amour s'échape quelquefois, & certainement.... j'ai lieu de croire..... du moins.....

MONDOR.

Vous m'avez tout l'air d'un homme qui veut m'inquiéter; mais il faudroit s'y prendre moins mal-adroitement. Car enfin, ſi vous euſſiez été auſſi bien auprès d'elle, ayant l'agrément de ſes parens, pourquoi n'auriez-vos pas terminé?

L'ASSESSEUR.

Il eſt vrai que ma conduite eſt incomprehenſible.

MONDOR.

Elle l'eſt en effet.

L'ASSESSEUR.

Et puis: c'eſt que malgré tout ſon mérite, il faut convenir qu'elle a des momens bien extraordinaires.

MONDOR.

Elle?

L'ASSESSEUR.

Oui, des caprices qui m'ont quelquefois paru bien inſuportables.

MONDOR *à part.*

Je crois que cet homme-là extravague.

L'ASSESSEUR.

Son caractere eſt ſingulier; mais cela n'empêche pas que

ja ne l'aime comme un fou ; & je crois que je perdrai la raiſon de cette avanture-ci.

MONDOR.

Je crains bien pour vous que ce ne ſoit déja une affaire faite, & vos diſcours ſont ſi peu équitables...,

## SCENE. XV.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

UN LAQUAIS *à Mondor.*

MOnſieur, Madame vous prie de venir dans l'appartement.

MONDOR.

J'attendois ſes ordres ; je vais m'y rendre à l'inſtant.

L'ASSESSEUR.

Juſqu'à Madame Cleonte, tout me trahit !

Un autre LAQUAIS *à Mondor.*

Monſieur, Mademoiſelle vous prie de reſter ici, elle eſt bien aiſe de vous parler en particulier.

MONDOR *au Laquais d'un ton plus bas & plus tendre.*

Ah ! dites-lui qu'elle me fait trop de faveur, & que je l'attends avec impatience.

## SCENE XVI.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

L'ASSESSEUR.

JE ne ſçaurois voir tout cela : il faut abſolument que je lui parle encore. Je l'empêcherai bien moi de ſe rendre ici. Je vais me jetter à ſes genoux, pleurer, ſoupirer, gémir, lui repréſenter les droits que j'ai ſur ſon cœur : & ſi je n'obtiens rien, ce ne ſera pas aſſurément faute d'éloquence.

*Il rentre.*

## SCENE XVII.

MONDOR *ſeul.*

SE peut-il qu'une fille adorable ait penſé être ſacrifiée à un homme de cette eſpece ! Hélas ! peut-être déplaît-il moins que je ne me l'imagine. L'Amour a ſouvent eu ſes bizarreries. Il dit qu'il a été aimé ; & quand je me rappelle ce qui s'eſt paſſé tantôt, il ſemble qu'elle n'ait été touchée que par la violence de ma paſſion, & qu'elle ait naturellement de l'éloignement pour moi. Cependant la voilà qui paroît.

## SCENE XVIII.

Mme. CLEONTE, MONDOR.

Mme. CLEONTE.

IL faut donc, Monſieur, que je vienne moi-même vous chercher ici, & vous engager à vous venir repoſer. Vous ſemblez par cette froideur renouveller les ſoupçons que tantôt vous avez taché de détruire.

MONDOR.

Ne doutez point que je ne me fuſſe rendu auprès de vous avec empreſſement, ſi dans le moment je n'avois reçu de votre part des ordres contraires.

Madame CLEONTE.

De ma part des ordres contraires ?

MONDOR.

Ne m'avez-vous pas fait dire que vous vouliez me parler en particulier ?

Madame CLEONTE.

Moi ? je vous ai fait dire que nous vous attendions.

MONDOR.

Vos gens ſe ſont donc trompez. Mais permettez-moi de vous faire, à mon tour, part de quelques ſoupçons : l'Aſſeſſeur vient de ſe jetter à vos pieds ; que j'ai ſujet de craindre que cet ancien amant ne vous ait touchée par ſes regrets !

Madame CLEONTE.

Il eſt vrai qu'il eſt dans un état pitoïable ; je ne l'ai qu'apperçû, mais il m'a fait compaſſion.

MONDOR.

Et vous n'heſitez point à me le dire ?

Madame CLEONTE.

Cela ne doit pas vous inquiéter, votre bonheur n'eſt-il pas certain ?

MONDOR.

Il eſt certain ; quoi ! quand un autre a le ſecret de vous toucher ?

Mme. CLEONTE.

Cette compaſſion n'empêche pas qu'on ne le congedie.

MONDOR.

N'eſt-ce pas l'aimer que de le plaindre ? & puis-je compter vous obtenir, quand je n'obtiens pas votre cœur ?

Mme. CLEONTE.

M'obtenir ?

MONDOR.

Oui, ſi votre cœur eſt partagé, & plaint ſi tendrement un rival, pouvez-vous dire que mon bonheur ſoit certain ?

Mme. CLEONTE.

Je vous avoüe que je ne vous entends point.

MONDOR.

Ah ! je vois bien que rien n'eſt plus incertain que ce bonheur. Dès la premiere converſation que vous m'avez accordée, je n'ai que trop apperçû que votre cœur étoit naturellement éloigné de moi. En vain un billet, billet encore écrit malgré vous. En vain ce billet me donne-t'il quelque eſpoir ; je n'ai que trop vû dans vos yeux que le ſeul bien qui me flâte n'y étoit point écrit.

Mme. CLEONTE.

Tachons de nous entendre. On a bien voulu me conſulter & me demander mon aveu, je l'ai donné après m'être aſſurée de la ſincerité de vos ſentimens. Je ne m'en repens point : mais quelle étrange délicateſſe ? Dites-moi donc, encore une fois, pourvû que votre mariage s'accompliſſe, que vous importe ce que vous avez crû voir dans mes yeux ?

MONDOR.

Achevez, cruelle, achevez : joignez la raillerie à l'outrage. Dites-moi donc à votre tour, peut-on marquer de la froideur & aimer en même-tems ?

Mme. CLEONTE *avec un peu d'ironie.*

Comment, vous exigez que je vous aime ?

MONDOR.

Non, je ne l'exige point. C'eſt, à vous entendre, une injuſtice à moi de l'exiger. Hé ! quoi, tout ceci eſt-il un ſonge ?... Je n'aurai point recours à l'autorité de ceux qui ſemblent me favoriſer. Non, cruelle, puiſque c'eſt une témerité à moi de demander du retour, je vous aurai vûë, je vous aurai aimée.....

Mme. CLEONTE.

Vous m'aurez aimée ?

MONDOR.

Que dis-je ? je vous adore encore : mais vous ne me reprocherez point d'avoir contraint votre inclinaiton.

Mme. CLEONTE.

Y penſez-vous : quel délire !

MONDOR.

Ceſſez de pouſſer plus loin ce coupable ſtratagême que vous employez pour m'écarter,

Mme. CLEONTE.

Quelle erreur vous a donc ſéduit ?

MONDOR.

Ceſſez, vous dis-je, ces repliques offençantes qui me mettent dans un trouble à ne me plus connoître. Il n'eſt pas beſoin de m'outrager pour me faire entendre que je vous déplais. Caprice incompréhenſible ! jour fatal ! inſtant malheureux ! pourquoi vous ai-je connuë ?

Mme. CLEONTE.

En effet, vos ſens ſont troublez. Ignorez-vous ?...

MONDOR.

Hé ! qui ne le ſeroit pas, troublé, en éprouvant des cruautez auſſi inoüies ? Je vois bien que je vous fatigue en vain par mes reproches, & qu'il n'eſt point d'eſpoir pour moi.

Mme. CL.

Mme. CLEONTE.

Il n'en eſt point, je vous l'avoüe.

MONDOR.

Perfide !.... Mais peut-être me plaindra-t'on dans mon malheur ; & je vais demander à tout le monde juſtice d'une ſemblable inconſtance.

Mme. CLEONTE.

Si vous vouliez m'entendre....

## SCENE XIX.

Mr. Mme. & Mlle. CLEONTE, MONDOR, L'ASSESSEUR, CRISPIN.

Mr. CLEONTE *à Mondor.*

QU'eſt-ce donc ? quel ſujet vous agite ſi fort ?

Mlle. CLEONTE.

Qu'avez-vous donc, mon cher Mondor ?

MONDOR *hors de lui-même à Mr. Cleonte.*

Ah ! Monſieur.....

Mr. CLEONTE *à l'Aſſeſſeur.*

De grace, l'Aſſeſſeur, laiſſez-nous, retirez vous, croyez-moi.

L'ASSESSEUR.

Quoi ! je ne pourrai rien gagner ?

Mademoiſelle CLEONTE.

Songez que par vos plaintes, d'indifférent que vous m'étiez, vous me devenez odieux.

MONDOR *à Mr. Cleonte.*

Ah ! Monſieur ! croiriez-vous qu'une perſonne, qui d'abord ſembloit approuver ma flamme, fait paroître tout-à-coup la haine la plus invincible ?

Mr. CLEONTE *à ſa femme.*

Qu'eſt-ce à dire ? je ne prétends point cela.

Mademoiſelle CLEONTE.

Oh ! pour le coup, ce procédé n'a point d'exemple. Mais après tout, que nous importe ſa haine ?

Madame CLEONTE *à ſon mari.*

Si vous ſçaviez, Monſieur....

L'ASSESSEUR *bas à Mme. Cleonte.*

Vous n'avez point de compte à rendre, tenez bon je vous prie; vous ſçavez que la préference m'eſt dûë.

Mr. CLEONTE *à ſa femme.*

Mais j'entends, que quand une fois on eſt convenu d'une choſe, on n'aille point chercher de détours.

Madame CLEONTE *à ſon mari.*

Si vous ſçaviez de quelle façon Monſieur penſe, & s'il me convenoit de vous l'expliquer....

MONDOR.

Rien ne peut la fléchir.

Mr. CLEONTE.

Si je ſçavois? ſi je ſçavois? parbleu, me croïez-vous imbécile? Aprenez que Monſieur me fait honneur en voulant s'allier à moi.

Madame CLEONTE.

Je vous dis que c'eſt m'offenſer.....

Mr. CLEONTE.

Par où donc vous offenſe-t'il? Voilà de plaiſantes raiſons.

MONDOR.

Non, Monſieur, non, c'eſt perdre votre tems; rien ne peut la toucher!

Mr. CLEONTE.

Faut-il que je vous en prie, moi, & que je me mette à genoux? Il me ſemble que quand un mari veut quelque choſe, ce n'eſt point à ſa femme à le contredire.

MONDOR *à part.*

Sa femme! Criſpin, je ſuis mort.

CRISPIN.

Voilà une belle étourderie!

Mr. CLEONTE.

Que diable, quand je parle.....

Madame CLEONTE.

Ne vous emportez pas, je ne dirai plus rien; je vais m'armer de patience.

Mlle. CLEONTE.

Il faut que nous en aïons terriblement de patience, nous, pour voir de ſi grand froid vos façons d'agir : en tout cas, ne vous allarmez point, Mondor. Le conſentement de mon frere nous ſuffit.

L'ASSESSEUR.

Celui de Madame eſt indiſpenſable.

Mlle. CLEONTE.

Nous nous en paſſerons fort bien.

L'ASSESSEUR.

Elle veut bien prendre mon parti ; elle protége l'innocent ; elle a raiſon.

Mlle. CLEONTE.

Vaines prétentions, mon pauvre ami. Quand tout l'univers ſe déclareroit pour vous, j'épouſe Mondor aujourd'hui.

L'ASSESSEUR.

Nous verrons qui l'emportera.

Mr. CLEONTE.

Allons, l'Aſſeſſeur, on vous a déja dit cent fois, que vous vous flattiez en vain.

MONDOR.

Non, Monſieur, je vois bien que j'ai fait une fauſſe démarche ? c'eſt à moi, ou de mourir, ou d'éteindre dans ſa naiſſance une flâme indiſcréte. Quoi qu'il en ſoit, vous n'entendrez jamais parler de moi, & je ne troublerai point....

Mr. CLEONTE.

En voilà bien d'un autre ; où voulez-vous donc aller ?

Mlle. CLEONTE *courant à Mondor.*

Arrêtez, cher Mondor.

Mr. CLEONTE.

Demeurez, s'il vous plaît. Ah ! malheureux caprice. Mais voilà heureuſement votre oncle, j'eſpere que ſa préſence va concilier toutes choſes.

CRISPIN *à part.*

Il ne ſera pas ſi habile.

## SCENE XX.

Mr. Mme. & Mlle. CLEONTE, MONDOR, L'ASSESSEUR, PYRANTE, CRISPIN.

PYRANTE.

BOn jour, Cleonte, bon jour.

Mr. CLEONTE.

Vous venez fort à propos, notre cher oncle, & l'on vous attend ici avec impatience.

PYRANTE.

Parlez-moi un peu haut, je vous prie; car depuis un an que je ne vous ai vû, l'ouïe m'eſt devenu un peu dur. Bon jour, (*allant à Mme. Cleonte,*) hé! qu'eſt-ce que j'apperçois? Suivant le portrait que mon neveu m'a fait, voilà l'aimable enfant que nous allons marier, je ne ſçaurois la méconnoître. Oui, c'eſt elle, ſans doute; permettez.....

Mr. CLEONTE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc? ce n'eſt pas là.....

PYRANTE.

Elle eſt vraiment bien brillante, bien parfaite.

Mr. CLEONTE.

Oui? mais c'eſt ma femme.

PYRANTE.

Il faut ſonger à terminer. Serez-vous bien aiſe d'être mariée, Mademoiſelle?

Mr. CLEONTE.

Je vous dis encore une fois.....

PYRANTE.

Je ne demande pas mieux. Terminons: il n'y a qu'à faire venir le Notaire.

Mr. CLEONTE.

C'eſt ma ſœur que voilà, dont il s'agit.

Mlle. CLEONTE.

Monſieur me paroît auſſi mal partagé du côté de la vûë, que du côté de l'entendement. Le portrait que vous a fait Mon-

dor devoit vous donner d'autres lumiéres ; & c'eſt moi que vous devriez y reconnoître.

PYRANTE.

Je n'entends pas.

Mr. CLEONTE *parlant très-haut.*

C'eſt celle-ci qui eſt à marier. Celle-là que vous voïez, eſt ma femme.

PYRANTE.

Elle eſt votre femme ? Hé ; mais en ce cas-là, mon neveu n'a rien à y prétendre.

Mr. CLEONTE.

Je le compte bien comme cela.

PYRANTE.

Quel galimatias me faites vous donc ?

Mr. CLEONTE.

Hé, morbleu, c'eſt vous qui le faites le galimatias.

PYRANTE.

Bon, bon, bon, fort bien ? ( *à Mondor, en montrant Mademoiſelle Cleonte* ) c'eſt donc Mademoiſelle ?

Mlle. CLEONTE.

Vous voilà au fait.

MONDOR.

Oui, mon oncle, c'eſt Mademoiſelle dont j'ai entendu vous parler.

Mr. CLEONTE.

Oui.

MONDOR.

Mais autant la vivacité de ma paſſion me faiſoit déſirer d'obtenir ce que j'aime, autant mon reſpect m'en éloigne à préſent. Elle a des engagemens que je ne puis rompre. Monſieur l'Aſſeſſeur que vous voyez, l'aime depuis long-tems, & elle ne doit point lui être inſenſible. Je ne troublerai point de ſi parfaites amours ; je lui céde à jamais la place : mon partage eſt un exil éternel.

*Il ſort.*

## SCENE XXI.

Mr. Mme. Mlle. CLEONTE, L'ASSESSEUR, PYRANTE, CRISPIN.

PYRANTE.

COmment ?

Mlle. CLEONTE.

Quel travers ! Hé, quoi, il me fuit ?

L'ASSESSEUR.

Ah, ah ! le voilà parti.

Mr. CLEONTE.

Hé bien, vous êtes contente, ma femme. Voilà, ſans doute, de quoi vous êtes cauſe.

Madame CLEONTE *en ſouriant.*

Vous êtes le maître, Monſieur, de le faire revenir.

PYRANTE.

Je ne ſçais pas d'où la rupture peut provenir ; mais ce mariage-là ne m'a pas l'air de ſe faire. Tout ce que je puis vous dire à cela, c'eſt que, premierement ; il faut prendre les jeunes gens comme ils ſont, & leur paſſer un peu quelque choſe ; & d'ailleurs, c'eſt que ..... Ah ça, puiſqu'il eſt ainſi, votre ſerviteur, je vous laiſſe.

L'ASSESSEUR.

Votre ſerviteur.

## SCENE XXII.

Mr. Mme. Mlle. CLEONTE, L'ASSESSEUR.

Mr. CLEONTE.

JE n'ai jamais entendu parler de choſe pareille.

L'ASSESSEUR *paroiſſant un peu rêver.*

Cela eſt ſingulier, en effet.

Mr. CLEONTE.

Un homme fait des démarches avec une activité étonnante ; il preſſe, il ſupplie, il fait venir ſes parens ; & quand tout ſem-

ble décidé, il ſe retire, & dit qu'on n'entendra jamais parler de lui.

L'ASSESSEUR.

Ecoutez donc : quelque paſſion que l'on ait, quand il s'agit de terminer, il n'y a perſonne qui ne tremble ; & à préſent que je reſte ſeul, je vous avoue, moi, que je ne ſçais plus qu'en dire.

Mademoiſelle CLEONTE.

Après vos plaintes & vos tracaſſeries, quel eſt donc ce diſcours ?

Mr. CLEONTE.

Je vous conſeillerois encore de vous faire prier : voilà peut-être ce qui pouvoit vous arriver de plus heureux.

Mademoiſelle CLEONTE.

Vous pouvez dire que vous l'échappez belle.

L'ASSESSEUR.

Il ſemble effectivement que la deſtinée ait travaillé pour moi en cette occaſion. Allons, ma chere Cleonte, uniſſons-nous.

Mlle. CLEONTE.

Uniſſons-nous.

Madame CLEONTE.

A préſent que le mariage de ma belle-ſœur eſt conclu, je pourrois vous faire une confidence ; mais ma fidélité n'en ſeroit pas plus ſûre, & cela ne ſerviroit qu'à troubler votre repos.

Mr. CLEONTE.

Qu'eſt-ce à dire ?

Madame CLEONTE.

Venez, venez, je prendrai mieux mon tems pour vous en informer.

FIN.

# ACTEURS.

LA MARQUISE.

HORTENSE.

LE MARQUIS, fils de la Marquiſe.

LE CHEVALIER.

LE SE'NE'CHAL, ignorant.

LE BARON, ivre.

FROSINE, médiſante.

Monſieur DE BRETTANVILLE, faux-brave.

GELASTE, homme de plaiſir.

UN LAQUAIS.

*La Scene eſt dans le Château de la Marquiſe.*

# LES ORIGINAUX.

*Le Theatre repreſente une eſpece de Veſtibule, ou Sale-baſſe du Château.*

## SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

LEs meſures que j'ai priſes, Madame, ont ſi bien tourné, & le hazard m'a ſi bien ſervi, qu'aſſurément le Marquis verra ici des ORIGINAUX de toutes les eſpeces; & s'il eſt vrai que pour bien ſentir le ridicule de nos défauts, il ſoit néceſſaire de les conſiderer dans les autres, je vous réponds qu'il pourra prendre aujourd'hui une leçon des plus completes.

LA MARQUISE.

Il faut, Chevalier, être auſſi complaiſant que vous l'êtes, pour vous donner tant de ſoins, & pour venir écouter ſans ceſſe, de la part d'une mere, des plaintes qui devroient vous être indifferentes.

LE CHEVALIER.

Vos converſations ont un charme, qu'en verité, Madame, je préfere ſans peine à toute autre ſorte de plaiſir; cependant il me ſemble que vous prenez la choſe un peu trop à cœur. On ne peut, après tout, reprocher au jeune Marquis votre fils que quelques traits de jeuneſſe qui ne doivent point détruire l'eſperance que vous en aviez conçuë.

LA MARQUISE.

Si vous aviez autant d'interêt que moi à déſirer qu'il fût parfait, vous verriez en lui tout ce que je crois y voir. Je vous l'ai déja dit, Chevalier : Eſclave des faux airs, adorateur des travres les plus outrez, il adopte ſi avidement les ridicules que nos jeunes gens mettent à la mode, qu'il ſemble que lui ſeul les auroit tous créez, ſi pour le malheur de la ſocieté, on ne les eût dès long-tems prévenu. Du ridicule au vice la pente eſt bien facile ; & ce que vous apellez traits de jeuneſſe, n'eſt que trop ſouvent un mauvais préſage pour les mœurs. Enfin vous ſçavez quel parti je lui deſtinois ; vous ſçavez avec quelle ardeur je déſirois de le voir uni à Hortenſe. Il a d'abord paru ſenſible à ſes charmes ; il a ſenti quel étoit le prix d'une union auſſi avantageuſe : mais aux aproches d'un engagement, l'eſprit de diſſipation, un faux amour de la liberté, & pour ainſi dire, la honte de bien faire, l'ont fait frémir. La froideur, les mauvais procedés même ont ſuccedé à l'hommage qu'il lui rendoit ; & il faut qu'auprès d'Hortenſe j'excuſe ſans ceſſe ſa conduite, & que je donne des couleurs à des mépris qu'elle ne ſçait comment interpréter.

LE CHEVALIER.

Les exemples ſeront plus forts que toutes les leçons que l'on pourroit lui donner. La légere indiſpoſition qui le retient ici, eſt une occaſion favorable. Il verra de ſang froid des ridicules, que tous les jours l'ivreſſe où le jettent les plaiſirs, l'empêche d'apercevoir, & ſera tranquile ſpectateur de ſcenes, qui ſouvent ne lui ont paru aimables, que parce qu'il en étoit le principal Acteur.

LA MARQUISE

Enfin vous eſperez donc ? ...

LE CHEVALIER.

Je crois avoir pris toutes les précautions neceſſaires, & je vais ſonger à l'exécution. Le hazard a conduit ici l'ignorant Sénéchal. Froſine & Gelaſte doivent s'y rendre, & je ferai enſorte que le Baron qui a paſſé la nuit dans le château voiſin..... ..... Mais j'aperçois votre fils ; ayez ſeulement ſoin, Madame, de le déterminer à recevoir quelques viſites, que vous

lui direz être occaſionnées par la nouvelle de ſon prochain mariage.

LA MARQUISE.

Il ſuffit.

## SCENE II.

LA MARQUISE, le jeune MARQUIS.

LE MARQUIS *ſans voir ſa mere.*

IL faut ſe ſauver malgré qu'on en ait. Hortenſe me deviendra inſuportable, ſi ſon ſéjour ici dure encore quelque tems. Quoi ! toûjours des reproches, & exiger de ma part de la raiſon ? Oh parbleu c'en eſt trop.

LA MARQUISE.

Vous faites en peu de mots votre éloge, mon fils.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame, il n'eſt pas bien de me ſurprendre de la ſorte. Ne croyez point, je vous prie, que ce que vous avez pû m'entendre dire, ſoit ſérieux. Vos ordres me ſont trop chers, pour que je n'aye pas pour Hortenſe, & pour le mariage même, un reſpect & un amour infini.

LA MARQUISE.

Du ton dont vous faites cet aveu, je ne le crois pas bien ſincere.

LE MARQUIS.

Mais, à parler franchement, pourquoi vous plaiſez-vous à avilir vous-même votre ouvrage ? Que vaudrai-je de plus quand je ſerai au nombre des maris ? Le lien conjugal me rendra le plus lugubre perſonnage du monde ; & j'ai l'honneur de vous aſſurer d'ailleurs, que de bon compte, je ſçais trente perſonnes qui ſe tiendront fort offenſées de me voir prendre un engagement.

LA MARQUISE.

Je crois ces perſonnes-là fort délicates en ſentimens.

LE MARQUIS.

Aſſurément.

LA MARQUISE.

Oüi, mon fils, je le crois. Le mauvais choix de ces perſonnes ſi délicates, eſt cependant au rang des défauts que j'ai à vous reprocher.

LE MARQUIS.

A moi des défauts ?

LA MARQUISE.

Croyez-vous donc n'en point avoir ?

LE MARQUIS.

Non pas, Madame, je ſçai que communément chacun a les ſiens.

LA MARQUISE.

Ce ſeroit grand hazard que les vôtres vous euſſent échappé : car à vous parler auſſi avec franchiſe, vous êtes, mon fils, emporté, intempérant, peu inſtruit, indiſcret, orgueilleux, volage, moqueur & médiſant.

LE MARQUIS.

La peinture eſt un peu chargée, ce me ſemble ; mais il y a pluſieurs de ces défauts-là que je ſerois fâché de ne point avoir ; par exemple, médiſant ?

LA MARQUISE.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Il faut l'être, Madame.

LA MARQUISE.

Il faut l'être ?

LE MARQUIS.

N'en doutez point. Comment être reçu dans le monde, ſi vous ne ſçavez pas médire agréablement? Quelle reſſource aurez-vous pour plaire? Comment faire ſa cour à quelqu'un? Eſt-il poſſible d'élever les uns ſans rabaiſſer un peu les autres ? La médiſance eſt une ombre au tableau, & c'eſt elle qui fait valoir preſque toutes les loüanges que nous donnons.

LA MARQUISE.

Cette neceſſité d'être médiſant ne peut être donnée que comme une plaiſanterie de votre part. Mais comment juſtifierez-vous ces emportemens, cette hauteur, qui fait qu'un mot dit ſans deſſein, une railleríe innocente, vous révolte contre

vos meilleurs amis, ce feu qui vous entraine, & qui, dans les querelles comme dans les plaiſirs, vous porte aux dernieres extrémitez ? La moderation, mon fils, eſt une vertu ſi heureuſe, qu'elle nous fait paroître avoir les vertus même que nous n'avons pas.

LE MARQUIS.

Oüi. Et avec ces belles maximes-là, il arrive qu'on ſe déshonore. Il faut être homme pour en ſçavoir les conſéquences. Tant de prudence dans les querelles & dans les plaiſirs eſt ordinairement mal interprétée.

LA MARQUISE.

Enfin ces nuits où triomphe l'yvreſſe ? . . .

LE MARQUIS.

Ne parlez point d'yvreſſe, Madame. Si elle m'avoit jamais ſurpris, je vous jure que ce n'auroit point été mon deſſein. J'étudie avec trop de ſoin tout ce qui peut me former. Je bois beaucoup, mais je bois bien ; & l'on m'a aſſuré qu'inceſſamment je pourrois tenir tête au buveur le plus aguerri.

LA MARQUISE.

La belle étude !

LE MARQUIS.

Cette étude-là ? Elle eſt peut-être plus utile que celle que l'on fait de tant de vieilles morales & de tant de préceptes rebattus. Il faut connoître le monde, Madame, & . . . .

LA MARQUISE.

La connoiſſance du monde vous eſt ſans doute neceſſaire. Mais, Monſieur, quand vous entrez dans ce monde, dépourvû de principes & de lecture, l'aprentiſſage que vous y faites eſt bien dur, & ce monde vous connoît & vous juge ſouvent bien plûtôt que vous ne le connoiſſez.

LE MARQUIS.

Vous avez juré, Madame, de m'humilier étrangement ? j'oſe pourtant vous dire que ce monde penſe plus favorablement à mon égard, & que j'y ſuis aſſez aimé, que j'y ſuis applaudi même.

LA MARQUISE.

Je le ſouhaite, mais je crains bien que vous ne vous en rapportiez trop à quelques perſonnes qui vous flattent.

LE MARQUIS.

Oh ! s'il y avoit de la flatterie, je m'en apercevrois.

LA MARQUISE.

La conſéquence n'eſt pas ſûre.

LE MARQUIS.

Elle l'eſt aſſurément. Un flatteur ſe ſent d'une lieuë, & ce qu'il dit ne fait aucun effet ſur un homme ſenſé.

LA MARQUISE.

Et c'eſt ce dont je ne conviens pas ; il en eſt de la flatterie comme de ces machines que vous voyez dans les ſpectacles. Quoique vous vous doutiez bien des reſſorts qui les font mouvoir, elles ne laiſſent pas que de ſéduire. Mon fils, quelque choſe que vous diſiez, j'oſe me flatter que votre mariage avec Hortenſe ſe terminera inceſſamment ; je vous prie même de ne pas refuſer les viſites que la nouvelle de ce mariage ne manquera pas de vous attirer aujourd'hui. Je vous laiſſe. Voici des livres avec leſquels je voudrois bien que vous puſſiez vous entretenir.

LE MARQUIS *lui baiſant la main.*

On feroit aſſurément pour vous plaire, des choſes plus difficiles.

*Il la reconduit.*

## SCENE III.

LE MARQUIS *ſeul s'aſſeïant.*

MOn mariage avec Hortenſe ? Je fais vœu, morbleu, de n'en rien faire. Vous n'avez qu'à écouter une mere, vous deviendrez un joli garçon ! Ces Dames-là peuvent faire une viſite de quartier, & aprendre une fille à ſe tenir droite ; mais ſur tout le reſte elles n'en ſçavent pas le mot. Entretenons-nous donc avec des livres, en attendant les complimens qu'on doit me faire. Des livres ! De quel fatras de lecture on nous aſſomme aujourd'hui ! Eh ! nos premiers Peres qui valoient mieux que nous, liſoient-ils ? A quoi ſervent ces volumes ? à apeſantir, à retarder le génie, & à nous rendre copies, d'Originaux

que nous ferions. Ce que je dis là eſt vrai, exactement vrai.

*Il prend pluſieurs livres les uns après les autres & en lit quelques lignes.*

## SCENE IV.

LE MARQUIS, LE SENECHAL.

LE SENECHAL,

MOnſieur, votre très-humble ſerviteur. Vous ne me remettez peut-être pas ? Je viens pourtant très-ſouvent rendre mes devoirs à Madame la Marquiſe votre mere.

LE MARQUIS.

Je me ſouviens parfaitement d'avoir eu l'honneur de voir Monſieur le Sénéchal.

LE SENECHAL.

Pour vous, on vous trouve rarement, Soit ici, ſoit à la Ville, vous êtes un coureur..... qui courez toûjours.

LE MARQUIS.

Helas ! c'eſt ſouvent malgré moi.

LE SE'NE'CHAL.

Quoi qu'il en ſoit, je viens vous faire compliment ſur votre mariage, ſi tant eſt qu'on en doive faire ſur une pareille matiére.

LE MARQUIS.

Cela eſt fort équivoque, entre nous.

*Il fait ſigne au Sénéchal de s'aſſeoir.*

LE SE'NE'CHAL.

Après vous, s'il vous plaît. Qu'eſt-ce donc que vous faiſiez-là ? Vous étiez dans la lecture ?

LE MARQUIS.

Ah ! je n'y étois pas bien profondement, je vous jure.

LE SE'NE'CHAL.

Je le croi bien. Quels bouquins ſont-ce là ?

LE MARQUIS *d'un air mocqueur.*

L'Hiſtoire de France, Télémaque....

LE SE'NE'CHAL.

Té-lé-maque, maque. Qu'eſt-ce que ce Télémaque ?

LE MARQUIS.

Eh ! que voulez-vous que je vous diſe ? C'eſt un malheureux qui cherche ſon pere par terre & par mer. Je me ſouviens d'en avoir lû le premier livre il y a trois ans. Eſt-ce que vous n'avez pas entendu parler de Télémaque dans vos études ?

LE SE'NE'CHAL.

Mes études ? Oh ! Ma foi je n'ai jamais voulu me fatiguer l'imagination de tout cela. Je n'aime point ce qui me gêne. L'an paſſé quand je fus reçu dans ma charge, il me falloit réciter un diſcours qui avoit de grands mots qui m'embarraſſoient : ma foi je dis tout haut, que celui qui l'a fait le récite lui-même, s'il veut ; pour moi je n'en ferai rien.

LE MARQUIS.

Il faut dans de ſemblables occaſions parler de tête, Monſieur. Rien n'eſt ſi plat qu'un diſcours préparé.

LE SE'NE'CHAL.

Oui ; mais il faut fourer là du latin à tort & à travers ; & vous entendez bien que..... eſt-ce que vous parlez latin, vous ?

LE MARQUIS.

Que le Ciel m'en préſerve !

LE SE'NE'CHAL.

Ma foi, c'eſt bien aſſez de parler correctement ſa langue, & je connois mille gens qui ne ſe ſouciſſent pas d'en ſçavoir davantage.

LE MARQUIS *à part.*

Souciſſent !.... Vous êtes marié depuis peu je penſe ? Avez-vous trouvé un parti riche ?

LE SE'NE'CHAL.

Pas extraordinairement. C'eſt une famille qui s'eſt refugiée en France, & qui eſt originairement de Province.

LE MARQUIS.

De Province ?

LE SE'NE'CHAL.

Oui. C'eſt un Roman que tout cela, & le grand-pere de ma femme étoit, je crois,...Bourguemeſtre en Eſpagne.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE SE'NE'CHAL.

En Eſpagne, ou dans un autre endroit, je ne vous l'aſſurerai pas. Elle a auſſi des parens en Angleterre, qu'elle me preſſe beaucoup d'aller voir. Elle prétend qu'en s'embarquant à une certaine Ville, c'eſt un fort petit voyage ; mais ma foi, ſi j'y vais, j'aime mieux être plus long-tems en chemin & aller par terre ; car je crains les rivieres comme le diable.

LE MARQUIS.

Vous ne pouvez, ce me ſemble, jamais arriver en Angleterre que par mer ?

LE SE'NE'CHAL.

Tout comme il vous plaira. Mais après tout, je ne crois pas qu'on m'y voïe. Il y a des dangers par terre comme par mer, & il faut, je penſe, de ces côtez-là paſſer par de certains endroits où les hommes ſont tout-à-fait ſauvages.

LE MARQUIS.

Où avez vous trouvé cela ?

LE SE'NE'CHAL *prenant un air ſuffiſant.*

Comment donc ? Ne ſçavez-vous pas qu'il y a des gens comme les Turcs, par exemple, qui égorgent les hommes, & qui les mangent ?

LE MARQUIS.

Il y a de ces gens-là ; mais ce n'eſt aſſurément ni dans l'Europe ni dans l'Aſie.

LE SE'NE'CHAL.

Peut-être eſt-ce dans la Bohême, il ſe peut bien que je me trompe. Mais laiſſons-là les choſes ſçavantes, &, changeons de converſation. Etes-vous content d'épouſer celle qu'on vous deſtine ?

LE MARQUIS.

Je l'aimerois volontiers, Mr. le Sénéchal, mais je vous avoüe que de s'engager pour toute ſa vie à une ſeule perſonne qui vous déſeſpere, & qui ſe croit en droit de ſe venger ſi vous rendez quelque hommage ailleurs, c'eſt porter un joug bien rigoureux & ſe mettre dans des entraves bien étroites.

LE SE'NE'CHAL.

Eh ! morbleu, pourquoi ne nous eſt-il plus permis d'épouſer pluſieurs femmes ? Que ne ſommes nous nez il y a....deux ou trois cens ans ? Nous en aurions eu tant que nous en aurions voulu.

LE MARQUIS.

Deux ou trois cens ans ? vous vous mocquez.

LE SE'NE'CHAL.

Comment ?

LE MARQUIS.

Votre Chronologie n'eſt pas plus exacte que votre Géographie.

LE SE'NE'CHAL.

Quoi donc ? N'y a-t'il pas eu un tems où il étoit permis d'avoir pluſieurs femmes ?

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle pas poſitivement par quelle Loi, ni dans quel tems cela étoit permis ; mais ſur mon honneur, je n'ai de ma vie entendu choſes pareilles à toutes celles que vous me dites.

LE SE'NE'CHAL.

Ma foi, je ne m'en ſouviens pas non plus ; mais c'eſt le bon ſens qui dicte toutes ces choſes là. Adieu : je vais retrouver Madame votre mere ; nous allons voir à quoi nous nous amuſerons. Elle m'a déja propoſé pluſieurs ſortes de jeux, mais je n'en ſçais aucun ; heureuſement que j'ai la converſation aſſez amuſante. Au revoir, Monſieur le Marquis.

## SCENE V.

LE MARQUIS *ſeul.*

CEt homme là eſt cruellement ignorant ! Diſons plutôt qu'il eſt ſot. Quand un homme de cette eſpece auroit lû tous les livres du monde, il n'en parleroit pas mieux.

*Après avoir un peu rêvé.*

Il eſt certain que l'ignorance pouſſée à cet excès a quelque choſe de honteux.

## SCENE VI.

LE MARQUIS, LE BARON *ivre.*

LE MARQUIS *ſe levant avec joye.*

MAis que vois-je ? C'eſt le Baron je, penſe ?

LE BARON.

Oui, mon ami, c'eſt moi-même.

LE MARQUIS *le regardant.*

Comment, je crois qu'il eſt ivre ! Ah ! il eſt adorable, il eſt charmant.

LE BARON.

Il y a huit jours que c'étoit ton tour ; c'eſt aujourd'hui le mien... Mais, il ne faut pas mentir.... j'ai paſſé une des plus jolies nuits.... Hé bien ? Rien n'eſt plus commode ; vous vous trouvez le matin tout habillé ; & vous êtes tout porté pour faire vos affaires.

LE MARQUIS.

Quoi ! Depuis vingt-quatre heures tu ne t'es pas couché ?

LE BARON.

Me coucher ? non, je ſçais trop ce que je te dois. Embraſſe-moi, mon ami. Comme j'allois me mettre au lit chez le Préſident où la ſcéne s'eſt paſſée, il m'eſt revenu..... par ma foi je ne ſçais pas par qui, ni comment.... bref j'ai ſçu que tu étois indiſpoſé : j'ai dit .... il faut abſolument que je le voïe, car j'ai pour toi une eſtime tout-à-fait cordiale.

LE MARQUIS.

Je te ſuis obligé. Mon indiſpoſition eſt peu de choſe.

LE BARON.

Dans ces changemens de ſaiſon-ci, c'eſt le diable ; vous ne pouvez pas avoir un moment de ſanté.

LE MARQUIS.

Il n'y a que lui pour ces choſes là ; pour pouſſer une partie de plaiſir juſqu'à l'extrêmité ; il ne faut pas demander ſi vous

étiez bonne compagnie, ſi les propos ont été délicieux, & s'il y a eu bien des raſades verſées ?

LE BARON.

Cela eſt innombrable. Mais laiſſe-moi, je te prie, un moment. Ne me parle pas.

LE MARQUIS.

Que je ne te parle pas ?

LE BARON *d'un air riant.*

Non, tel que tu me vois, j'ai du chagrin.

LE MARQUIS.

Toi ; du chagrin ?

LE BARON.

Oui, mon ami ; j'en ai tant.... que j'en créve.

LE MARQUIS.

Où diable le chagrin va-t'il ſe loger avec toi ? Il a ſûrement à faire à forte partie.

LE BARON.

Je voudrois te pouvoir conter la choſe par ordre, mais il y a un peu de confuſion, il faut que je te quitte.

LE MARQUIS. *le retenant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE BARON.

Tu ſçais bien l'homme avec qui j'étois tous les jours ?

LE MARQUIS.

Qui ! Léandre ?

LE BARON.

Léandre.

LE MARQUIS.

Il devoit, ce me ſemble, te faire avoir l'agrément....

LE BARON.

Lui-même il étoit du ſouper.

LE MARQUIS.

Te ſerois-tu brouillé avec lui ?

LE BARON.

Pas autrement. Il s'eſt mis en tête de nous éclaircir une certaine anecdote, que tout le monde ne ſçait pas, je puis dire cela. Je lui ai repréſenté fort poliment que je ne croyois pas que la choſe fût tout-à-fait comme il nous la donnoit ; il

m'a répliqué auſſi fort poliment qu'il en étoit très-bien inſtruit, j'ai inſiſté avec la même politeſſe : de façon que de politeſſe en politeſſe, je lui ai fait voler mon aſſiette à la tête.

LE MARQUIS.

Ciel !

LE BARON.

Oui, heureuſement que la Colomne d'air . . . , la Colomne, tu entends bien ?

LE MARQUIS.

Et quelle a été la ſuite ?

LE BARON.

La ſuite ? Il y a eu un grand bruit, on a couru aux armes ; *en riant.* Nous devions nous égorger cent fois pour une ; mais je ne ſçai par quel enchantement tout a été pacifié ; & nous nous ſommes trouvés tous le verre à la main. Voilà qui eſt admirable cela, par exemple ?

LE MARQUIS.

Et tu penſes qu'il n'aura point de reſſentiment de ce procedé ?

LE BARON.

J'ai quelque ſoupçon que cela le refroidira à mon ſujet.

LE MARQUIS.

Pour moi, je le crois très-fort.

LE BARON.

Que veux tu, tous les momens ne peuvent pas ſe reſſembler . . . . Le plaiſir a ſes révolutions . . . , & les choſes d'ici-bas . . . .

LE MARQUIS.

Voilà une affaire fâcheuſe.

LE BARON.

Point du tout. *Verba volant*, mon ami.

LE MARQUIS.

Il eſt à ſouhaiter . . . .

LE BARON *chantant.*

*Que ſervent les faveurs que nous fait la fortune ?*

Tu es mon Roi, tu me tiens lieu de tout. Que je t'embraſſe mille fois . . . .

LE MARQUIS.

Cela eſt fort bien. Mais, en verité, Baron, je crois que tu devrois éviter de boire.

LE BARON.

Eviter de boire ? . . . Ah ! Ne hazarde plus de ces diſcours-là, Marquis ; car tu te ferois ſiffler de tout le monde. Adieu. Je vais me jetter dans ma chaiſe. Ah ! la belle nuit ! Ah ! l'aimable nuit ! Ah ! la charmante nuit ! *Il ſort.*

## SCENE VII.

LE MARQUIS *ſeul.*

VOilà qui eſt affreux ! Il eſt épouvantable qu'un garçon, naturellement ſi ſociable & ſi doux, ſe ſoit emporté juſques à cet excès.

## SCENE VIII.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

J'Ai attendu que Monſieur le Marquis fût ſeul pour lui venir faire la reverence, & lui demander ſa protection.

LE MARQUIS.

Hé ! c'eſt toi, ma pauvre Froſine ? Vraiment, tu abandonnes bien tes amis ; quatre ans entiers ſans me venir voir ?

FROSINE.

Je ſuis venuë, je vous aſſure, plus de trente fois. Je ſors de l'appartement de Madame votre mere. Ce bon Chevalier eſt donc toûjours auprès d'elle ? En verité, mon cher Marquis, je ne ſçais pas trop ce que vous devez en penſer.

LE MARQUIS.

La folle !

FROSINE.

La folle ? Ah ! j'ai oüi dire dans plus d'un endroit, qu'elle alloit ſe remarier, je ſuis bien aiſe de vous en avertir.

LE MARQUIS.

Cela me ſurprendroit fort.

FROSINE.

Enfin, Monſieur, elle m'a renvoyée à vous, & m'a fait eſpérer, que comme vous aviez beaucoup de connoiſſance, vous pourriez aiſément me procurer une place.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu n'es plus chez cette Comteſſe où tu entras ?...

FROSINE.

Bon ! m'a-t'il été poſſible d'y reſter ? Un lutin qui fait un enfer de ſa maiſon, qui crie, qui tempête du matin juſqu'au ſoir, & qui, ſans être prude, fait coucher ſon mari au troiſiéme étage, égratigne ſes femmes de chambre, & donne des coups de bâton à ſes laquais !

LE MARQUIS.

Quoi ! Madame de....

FROSINE.

Madame de... qui dans le monde paroît la douceur même, eſt telle que je vous la dépeins dans ſon domeſtique. Au bout de ſix mois, je fus obligée de la quitter.

LE MARQUIS.

De façon que tu paſſas de là dans une autre maiſon, dont tu es pareillement ſortie.

FROSINE.

Oh ! pour celle-là, c'eſt à mon grand regret. Elle étoit agréable & ſans reproche : & j'y ſerois encore, ſi on ne m'avoit point avertie que les affaires y étoient en ſi mauvais ordre, que je courrois riſque de n'être point payée de mes gages.

LE MARQUIS.

Enfin depuis ce tems-là tu n'as rien trouvé ?...

FROSINE.

Pardonnez-moi. J'étois en dernier lieu chez la veuve d'un vieux Seigneur étranger, aſſez aimable de caractere & d'eſprit, & qui auroit dû ne chercher à plaire que par ces endroits-là.

LE MARQUIS.

Et pourquoi l'as-tu quittée cette veuve, par exemple ?

FROSINE.

Le ſervice y étoit dur, j'y avois trop de fatigue.

LE MARQUIS.

Trop de fatigue !

FROSINE.

Oui, Monſieur. Vous avez quelquefois entendu parler de ces perſonnes, qui pour reparer l'outrage de la nature & des ans, ont recours à un peu d'artifice. Voilà juſtement en quoi conſiſte la difficulté de mes fonctions. Une ſuivante n'eſt pas tous les jours également adroite... Si vous ſçaviez combien il eſt difficile de donner à une femme l'air d'un viſage qu'elle n'a pas, cela vous ſurprendroit.

LE MARQUIS.

Je ne vois point trop, Froſine, quelle maiſon pourroit te convenir.

FROSINE.

On m'avoit propoſé d'entrer chez la jeune Eliante ; mais il lui eſt arrivé depuis peu une avanture qui a fait trop de bruit ; & j'ai là-deſſus des délicateſſes de conſcience que je ne puis ſurmonter ; je ſuis ſi ſotte !

LE MARQUIS.

Eliante ? Quelle avanture !..

FROSINE.

L'ignorez-vous ? Son équipage ſe rompt. Un jeune homme qui paſſe lui offre le ſien. Elle l'accepte. Il n'eſt que huit heures du ſoir ; & quoiqu'elle ſoit dans un quartier fort peu éloigné du ſien, elle ne paroît que le lendemain.

LE MARQUIS.

Hé bien ! quelle conſequence tirer de là ?

FROSINE.

Ah ! Monſieur, je vous le demande ?

LE MARQUIS.

Mais je te ſurprendrois bien, ſi je te diſois que ce jeune homme c'eſt moi-même, qu'Eliante ne pouvant profiter de l'offre que je lui fis de la ramener chez elle, & l'effroi qu'elle avoit eu la faiſant ſe trouver mal, elle m'ordonna de la deſcendre chez ſa ſœur qui demeure à quelques ruës près de l'endroit où l'accident arriva.

FROSINE.

Ah ! Monſieur, excuſez mon imprudence. J'ignorois que vous y priſſiez interêt, & je ne dirai plus rien, dès qu'il y a de vous à elle quelque particularité.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Va, ma pauvre Frosine, si tous tes portraits ne sont pas plus fidèles que ce dernier, on ne doit pas beaucoup t'ajouter foi; ne peux-tu pas te dispenser de servir?

FROSINE.

Oh! non, Monsieur. Je ne veux point changer d'état, & je me fais un petit plaisir misantrope de servir tous les jours des gens dont l'origine ne vaut pas, à beaucoup près, la mienne. Par exemple, je serois dans le cas, si j'entrois au service de Cidalise, elle qui se donne des airs de Duchesse.

LE MARQUIS.

Tu lui fais assurément beaucoup d'honneur!

FROSINE.

Vous voyez que je vous découvre mes petits sentimens.

## SCENE IX.

LE MARQUIS, FROSINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnsieur le Chevalier, & Monsieur de Bretanville.

LE MARQUIS.

Monsieur de?....

LE LAQUAIS.

Bretanville.

LE MARQUIS.

Ils peuvent venir quand ils voudront.

## SCENE X.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

VOici compagnie qui vous vient. Je vous laisse. Prenez garde toujours aux gens que vous voyez. Il y a tant de

méchans eſprits, tant de mauvaiſes langues, qu'il eſt bon de choiſir un peu ſon monde.

## SCENE. XI.

LE MARQUIS *ſeul.*

LE ſort m'adreſſe aujourd'hui des perſonnages bien ſinguliers! Cette Froſine a un babil pernicieux. Il ſemble effectivement que la médiſance ſoit le vice affecté aux valets.

## SCENE XII.

LE CHEVALIER, Mr DE BRETANVILLE, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

MOnſieur le Marquis, voici Monſieur de Bretanville que je vous preſente, dont j'ai fort connu & fort eſtimé le pere; c'étoit aſſurément un excellent Juge.

*On le ſaluë.*

Monſieur n'a pas embraſſé la même profeſſion, comme vous voyez, & il eſt venu me conſulter ici ſur une affaire qui lui eſt ſurvennë: mais quoique j'aye ſervi pendant quinze ans, j'avoüe que ſur le point d'honneur il y a certain cérémonial, certaines pratiques dont je n'ai pas fait une bien profonde étude; j'ai cru que vous pourriez en être mieux inſtruit que moi, & que vous voudriez bien aider Monſieur de vos conſeils.

LE MARQUIS.

C'eſt m'obliger aſſurément. Je dirai naturellement à Monſieur ce que je penſe ſur ſon affaire.

Mr DE BRETANVILLE *aſſis.*

Avant tout, Meſſieurs, il faut convenir que la bravoure eſt une belle choſe.

LE MARQUIS.

C'eſt aſſurément la vertu des grandes ames; & on peut dire qu'il ſe trouve des occaſions où elle eſt auſſi utile que glorieuſe.

Mr DE BRETANVILLE.

Oh ! belle, Monſieur belle ? eſt-il rien de comparable à la fermeté d'un homme que jamais les dangers les plus preſſans n'ont pu épouventer, qui toûjours prêt à parer ou à porter des coups mortels, oſe ſe vanter de n'avoir jamais plié devant perſonne ?

LE CHEVALIER.

Je fais auſſi grand cas de la bravoure; mais quand elle eſt réglée, & ſuivant l'objet qu'elle ſe propoſe. Par exemple, je ſouhaiterois, qu'avec la fermeté que fait paroître Monſieur de Bretanville, il ſe fût mis dans le Service.

Mr DE BRETANVILLE.

Tout beau, Monſieur, le combat ſingulier fut de tout tems la pierre de touche du vrai brave.

LE MARQUIS.

Il eſt certain que le combat d'homme à homme eſt de tous le plus périlleux.

Mr DE BRETANVILLE.

Le plus périlleux, ſans doute, & le plus excellent. C'eſt là que l'adreſſe, l'agilité du corps, la préſence d'eſprit, le coup d'œil ſont mis en uſage. Que peuvent, dites-moi, les plus beaux faits d'armes contre un coup de canon ?

LE CHEVALIER.

Je vous entends ; mais vous conviendrez que d'un côté l'objet eſt bien plus grand que de l'autre, & qu'il y a quelque choſe de plus généreux à venger ſa Patrie par devoir, qu'à venger une injure perſonnelle par reſſentiment.

Mr DE BRETANVILLE *faiſant comme s'il pouſſoit une botte.*

Rien n'eſt au-deſſus de cela : ah !

LE MARQUIS.

Ma foi, Monſieur le Chevalier, qui eſt lent à venger une injure perſonnelle, eſt quelqu'un de bien équivoque, quand il s'agit des intérêts de ſa patrie.

LE CHEVALIER.

La foibleſſe & l'extrême vertu peuvent quelquefois avoir la même aparence. Mais ne pourroit-on pas trouver des hommes auſſi redoutables aux ennemis de la patrie, que faciles à pardonner à leurs ennemis particuliers ? & ne ſeroit-ce pas là le com-

ble & de l'honneur & de la raiſon ?

Mr. DE BRETANVILLE *pouſſant une autre botte.*

On ne peut rien comparer à ceci : ah !

LE CHEVALIER.

Pour moi, ſi Monſieur de Bretanville s'en tenoit à mon avis, il chercheroit à accommoder l'affaire qu'il vient conſulter aujourd'hui. Je ne conſeillerai jamais à perſonne de riſquer ſa vie & ſa fortnne pour une gloire fort douteuſe, & qui n'exiſte que dans notre imagination.

Mr. DE BRETANVILLE *faiſant une feinte.*

Vous avez encore ceci : Ah ! ah !

LE MARQUIS.

Votre ſang froid, Monſieur le Chevalier, me déſeſpereroit, en vérité. [ *hauſſant la voix & frapant du pied.*

Et, morbleu, pourquoi donc ? ....

Mr. DE BRETANVILLE *mettant la main ſur ſon épée.*

Qu'eſt-ce ?

LE MARQUIS, *à Mr. de Bretanville.*

Ce n'eſt rien. *Au Chevalier.*

Pourquoi donc attaque-t'on votre réputation quand vous n'acceptez pas ? ....

LE CHEVALIER.

Hé, Monſieur, point de colere ; & croïez que par mon ſentiment je ne prétends point reformer celui des autres.

LE MARQUIS.

Reſpectons, croïez-moi, des uſages que la néceſſité a établis, & venons, s'il vous plaît, à l'affaire de Monſieur.

Mr. DE BRETANVILLE.

Meſſieurs, quel parti penſez-vous que doit prendre un homme, qui, amoureux d'uue Demoiſelle, a long-tems fréquenté dans une maiſon, & qui trouve en ſon chemin quelqu'un qui ſe licence juſqu'à lui défendre de continuer ſes viſites ?

LE MARQUIS.

Le procedé eſt vif.

LE CHEVALIER.

Quand on eſt bien amoureux cela n'eſt pas facile à digérer.

Mr. DE BRETANVILLE.

Auſſi n'eſt-il pas douteux que j'en tirerai raiſon.

LE MARQUIS.

Je le ferois comme vous.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais pas trop quel parti je prendrois.

Mr. DE BRETANVILLE.

Mais ce n'eſt pas là la grande queſtion. Comme celui de qui j'ai reçu l'inſulte eſt extrêmement vieux & caſſé, & qu'à peine il peut ſe tenir ſur ſes jambes; avant de lui demander qu'il me ſatisfaſſe, je veux ſçavoir ſi je ſuis abſolument obligé de lui faire quelqu'avantage, comme, par exemple, de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

LE CHEVALIER.

S'il eſt effectivement ſi vieux, je crois que cela rendroit la partie plus égale.

LE MARQUIS.

Mais il faut qu'un homme, auſſi infirme que vous le dépeignez, ſoit bien témeraire pour oſer entrer en rivalité avec vous, & pour vous défendre de fréquenter dans cette maiſon.

Mr. DE BRETANVILLE.

Il n'y a point de rivalité.

LE MARQUIS.

Quoi! il ne compte pas épouſer?

Mr. DE BRETANVILLE.

Point du tout.

LE MARQUIS.

Dans quelle vûë vous inſulte-t'il donc, s'il n'a pas ſur celle que vous aimez quelque deſſein?

Mr. DE BRETANVILLE.

Il ne peut pas en avoir.

LE MARQUIS.

Il ne peut pas en avoir?

Mr. DE BRETANVILLE.

Hé non. Il eſt le pere de celle que j'aime.

LE MARQUIS.

Le pere!

Mr. DE BRETANVILLE.

Oui. Imaginez-vous un homme qui, un beau matin, me vint bercer de mauvaiſes raiſons, & qui me fait entendre qu'il faut rompre tout commerce.

LE CHEVALIER.

Je réfléchis ſur votre queſtion ; & à votre place, je ne ſçais ſi je lui ferois la grace de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

Mr DE BRETANVILLE.

Je ne crois pas y être abſolument obligé. Mais cela ſe peut faire par déference pour le pere d'une perſonne que l'on eſtime.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais que vous dire.

LE MARQUIS.

Le pere ! Mais, Monſieur de Bretanville, les ſtatuts de la bravoure engagent-ils à une pareille quérelle ? un pere n'eſt-il pas le maître de ſa fille ? & ſans vous inſulter, ne peut-il pas vous empêcher de la voir ?

Mr. DE BRETANVILLE, *au Marquis.*

Examinez bien la choſe, vous conviendrez qu'il y a inſulte, & que la querelle eſt bien faite.

LE CHEVALIER *paroiſſant réver.*

Les avis pourroient être partagés.

Mr. DE BRETANVILLE *au Chevalier.*

Ils ne peuvent point l'être, je vous aſſure.

LE CHEVALIER.

Il me ſemble avoir entendu décider.....

Mr. DE BRETANVILLE.

Non. Tous les avis ſe réuniſſent là-deſſus ; & j'ai l'honneur de vous aſſurer..... Ah ! je ſuis au deſeſpoir.

LE CHEVALIER.

De quoi ?

Mr. DE BRETANVILLE.

Je crois que ce qui vient de m'échapper, eſt une eſpece de démenti que je vous ai donné.

LE CAEVALIER.

A moi ?

LE MARQUIS.

Comment ?

Mr. DE BRETANVILLE *ſe levant.*

Oui, Monſieur, je vois bien que j'ai eu le malheur de vous donner un démenti.

LE MARQUIS.

Vous vous mocquez, Monſieur de Bretanville.

Mr. DE BRETANVILLE.

Pardonnez-moi, le démenti y eſt ; toutes les excuſes que je pourrois faire à Monſieur, ne ſeroient pas ſuffiſantes. Je ſuis dans le cas de lui en faire une réparation dans les formes.

LE CHEVALIER *à part.*

Je n'avois pas compté ſur celui-là.

LE MARQUIS *a Monſieur de Bretanville.*

Je vous dis, parbleu, que vous révez. Et....

Mr. DE BRETANVILLE.

Non, ne me flattez point, de grace. Monſieur étoit ami de feu mon pere, & eſt d'ailleurs trop eſtimable pour que je manque à ce que je lui dois, & pour que je balance à lui en donner ſatisfaction. Il n'a qu'à avoir la bonté d'indiquer le lieu & le tems.

LE CHEVALIER.

Puiſque je ſuis offenſé, je compte que Monſieur le Marquis voudra bien me laiſſer faire, & voici le lieu & le tems que je choiſis.....

*Il met l'epée à la main, & tombe ſur Monſieur de Bretanville, qui met auſſi l'épée à la main.*

LE MARQUIS.

Je ne ſouffrirai jamais une pareille incartade. Arrêtez donc ; il y a de l'extravagance.

*Ils ſe battent pendant quelque tems, juſqu'à ce que le Marquis vient à bout de les ſéparer.*

Mr. DE BRETANVILLE. *aïant remis ſon épée.*

Tout auroit pû ſe paſſer un peu plus dans les régles ; mais je crois que je viens de réparer ſuffiſamment ma faute. Adieu, Meſſieurs ; votre déciſion eſt donc, qu'à la rigueur je ne ſuis point obligé de lui faire aucun avantage ? *Il ſort.*

## SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QUel original m'avez-vous donc amené ?

LE CHEVALIER.

Je ne m'imaginois pas, je vous l'avouë, qu'il porteroit la folie juſqu'à ce point. Mais je le connoiſſois pour un faux brave; & je ne me repentirois point de l'avoir fait paroître devant vous, ſi vous ſentiez quel eſt le ridicule d'une certaine eſpéce de bravoure, dont je vous ai oüi ſouvent faire l'apologie. *Il rentre.*

## SCENE XIV.

LE MARQUIS *ſeul.*

MOi, faire l'apologie d'un travers auſſi impertinent? Seroit-il poſſible que j'euſſe quelque reſſemblance à ce que je viens de voir, & à tout ce que j'ai vû aujourd'hui? Si cela étoit, en vérité, je ſerois bien haïſſable. *Des Inſtrumens préludent.*

Qu'entends-je? *On entend fraper.*

Hé quoi! l'on vient encore? Ne puis-je me livrer un moment à mes réflexions?

## SCENE XV.

GELASTE, LE MARQUIS.

GELASTE *derriére le Théatre.*

HOla, quelqu'un. Annoncez Gelaſte, je vous prie.

LE MARQUIS.

Gelaſte! par quel hazard? C'eſt l'homme du monde le plus agréable, & qui, dans un âge avancé, ſçait faire le meilleur uſage de la vie. Courons au devant de lui.

GELASTE.

De la joïe, cher Marquis, de la joïe. Des gens de votre connoiſſance m'ont apris que vous étiez ici indiſpoſé. Je viens faire la guerre à votre mélancolie, & je vous améne grand nombre de Muſiciens & de Danſeurs.

LE MARQUIS.

Je vous ſuis vraiment bien obligé de vous ſouvenir ainſi de moi.

GELASTE.

Vous pouvez m'en avoir quelqu'obligation; ſçavez-vous bien que la petite viſite que je vous rends me reviendra à plus de

de deux cens piſtoles : il faut ſe rafraîchir ſur la route ; & mes Muſiciens ne ſont pas gens à laiſſer tomber le reproche que l'on fait ordinairement à ces Meſſieurs-là.

LE MARQUIS.

Je crois que cela vous importe peu, & vous êtes l'homme de France qui faites la meilleure figure.

GELASTE.

Ma foi, ſans être d'une haute condition, je puis dire que je m'égale à tout ce qu'il y a de mieux. Bien des gens me traitent de vieux fou & de prodigue; mais j'ai vécu & je vivrai toujours de même. J'ai naturellement les inclinations nobles. Ennemi des diſcutions, abandonnant tout plutôt que de conteſter, me plaiſant dans ces dépenſes ſourdes, qui font que l'argent s'en va ſans que l'on ſçache par où ni comment, & dans la diſpoſition d'acheter un moment de plaiſir de la moitié de mon bien, ſi l'occaſion s'en trouve. C'eſt ainſi que je me fais des jours brillans, & ſi ma carriere eſt bornée, je tâche, comme on dit, de la parſemer de fleurs.

LE MARQUIS.

Hé bien, Meſſieurs les Critiques, Meſſieurs les Philoſophes auſteres qui nous prêchez l'économie, venez voir un homme qui ſçait jouir, & qu'un aimable déſordre rend véritablement heureux

GELASTE.

Pour heureux, je le ſuis. Rien ne m'afflige, & je me réjouis de tout. Vous ne croiriez pas qu'actuellement je m'exerce tous les jours à la danſe; & quoiqu'un peu peſant, tenez, je fais preſque la gargouillade. *Il veut ſauter.*

LE MARQUIS.

Arrêtez donc, vous allez vous tuer.

GELASTE.

Il y a encore certain violonchelle de par le monde ſur lequel je m'eſcrime aſſez bien. Je me fourrerai parmi mes Muſiciens, & je veux que vous m'entendiez par-deſſus tous les autres.

LE MARQUIS.

Avec grand plaiſir, aſſurément.

GELASTE.

Pour la voix, on dit que je ne l'ai pas belle. Jugez-en.....

*Il chante : Clair flambeau du monde.*

LE MARQUIS.

Il y a quelque choſe à redire effectivement.

GELASTE.

Mais je ſuis amateur paſſionné de la voix. Vous ſçavez bien ce diamant dont vous trouviez l'éclat ſi parfait.

LE MARQUIS.

Oui. Eſt-ce que vous ne l'avez plus ?

GELASTE.

Non. C'eſt une Ariette qui me l'a fait perdre.

LE MARQUIS.

Elle fut donc bien chantée ?

GELASTE.

Divinement. Et par une Siréne d'une beauté.....

LE MARQUIS.

Qu'il eſt doux d'être à portée de récompenſer les talens comme ils le méritent !

GELASTE.

Mais rien n'eſt égal à mon Cuiſinier. Oh, l'excellent garçon ? Qu'il met d'élegance dans tout ce qu'il fait ! J'ai toujours été fort recherché, mais depuis qu'il eſt à mon ſervice, il eſt étonnant combien le nombre de mes amis augmente. Et l'on entend dire par tout, allons voir le Cuiſinier de Gelaſte.

LE MARQUIS.

Quand pourrai-je mener une vie auſſi agréable, & me faire comme vous des amis par ma magnificence ! Mais plus je contemple votre ſort, & plus je vois qu'il eſt parfait en tout point. Car vous avez des enfans qui ont les meilleures diſpoſitions du monde, & une femme ! ..... Ah, je n'en puis parler qu'avec admiration. C'eſt un eſprit, une douceur, & tous les charmes imaginables enſemble.

GELASTE.

Oui, ma femme a beaucoup de vertu ; mais il eſt arrivé du changement, & mes enfans ont tant fait les raiſonneurs, qu'ils ne vivent plus avec moi.

LE MARQUIS.

Comment ? Et où eſt donc Mademoiſelle votre fille ?

GELASTE.

Chez une parente.

LE MARQUIS.

Et votre fils aîné ?

GELASTE.

Il eſt parti pour les Indes.

LE MARQUIS.

Le Cadet ?

GELASTE.

Il s'eſt, je crois, enrollé comme un ſot.

LE MARQUIS.

Et Madame votre femme où eſt-elle, s'il vous plaît ?

GELASTE.

Dans un Couvent.

LE MARQUIS.

Mais ſi quelque différend domeſtique vous forçoit à vous ſéparer, pourquoi ne s'eſt-elle pas plutôt retirée à votre belle terre?

GELASTE.

Elle eſt en décret.

LE MARQUIS.

En décret ?

GELASTE.

Oui. Cela vous ſurprend ? Oh, j'ai ſçu faire tête à l'orage ; aïant mis ce qu'il me reſtoit de bien à fond perdu. Mon revenu ſe trouve le même qu'auparavant. Que faire ? Je conviens que ma femme étoit fort aimable, que mes enfans avoient de bonnes diſpoſitions, que ma terre étoit très-belle, mais mon Cuiſinier me reſte. Allons, ſongeons à notre fête. Je vais retrouver mes chers Muſiciens, & diſpoſer le Divertiſſement. De la joïe, Monſieur le Marquis, de la joïe. *Il chante en ſortant.*

*Clair flambeau du monde.*

## SCENE XVI.

LE MARQUIS *ſeul.*

SOn bien à fond perdu ? Sa femme dans un Couvent ? Quel ſort pour une Dame ſi charmante! Ah, ſi nous nous plaignons quelquefois de la légéreté des femmes, combien plus ſouvent ce ſexe aimable a-t'il d'inhumanités & de mépris à eſſuïer de notre

part ? C'eſt cependant ſur les exemples & ſur les diſcours de gens de cette eſpece que je combats tous les jours l'amour qu'Hortenſe m'inſpire. *Il rêve un inſtant.*

Je ne ſçais : Mais je me ſens attendrir.

## SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, HORTENSE LE CHEVALIER

LE CHEVALIER *à la Marquiſe.*

Peut-être notre ſtratagême aura-t-il fait quelqu'éfet ſur lui.

LA MARQUISE *au Marquis.*

Un de vos amis vous amene ici, mon fils, de quoi former une fete des plus agréables. J'y prendrois part volontiers, ſi le départ d'Hortenſe ne ſembloit nous ôter tout eſpoir de plaiſir.

LE MARQUIS *en regardant Hortenſe.*

Quoi ! Madame vous quitte ?

LA MARQUISE.

Une affaire indiſpenſable la rappelle à Paris. Eh bien, mon fils, vous avez reçu pluſieurs viſites de la part de gens qui ſans doute n'ont pas dû vous déplaire. Eh quoi ? vous paroiſſez réveur ?

LE MARQUIS.

Il me paroît difficile, je vous l'avouë, de juſtifier certains ridicules, & je ne ſçaurois diſconvenir que dans la converſation que nous avons euë tantôt enſemble, toute la raiſon n'ait été de votre côté. Mais dites-moi. Quelle affaire ſi preſſée rapelle donc Hortenſe à Paris ?

HORTENSE *au Marquis.*

Soyez ſûr, Monſieur, qu'aiant réſiſté aux inſtances que Madame m'a faites de paſſer ici encore quelque tems, il faut que j'aye des raiſons eſſentielles qui me déterminent à quitter ce ſéjour.

LE MARQUIS.

Ne puis-je les ſçavoir ?

HORTENSE *un peu attendrie.*

Que voulez-vous que je vous diſe ?

LA MARQUISE.

Quel ſi grand interêt prenez-vous au départ d'Hortenſe ? Surmonteriez-vous une fauſſe honte, & voudriez-vous me croire, puiſque vous reconnoiſſez que j'ai pour moi la raiſon ?

LE MARQUIS *ſe jettant aux pieds d'Hortenſe.*

Ah ? Que la raiſon a de force, quand elle eſt aidée de l'amour!

LA MARQUISE.

Que faites-vous ?

LE CHEVALIER.

Quel changement !

HORTENSE.

Quel eſt donc votre deſſein, Marquis ?

LE MARQUIS.

D'obtenir par mes regrets le pardon des travers qui ont pû juſtement vous irriter contre moi, de n'être plus oppoſé à moi-même, de me dégager de tout ce qui m'éloignoit de vous, & de vous rendre enfin un cœur qui, quoique long-tems victime des faux airs, n'a jamais ceſſé un inſtant de vous adorer.

HORTENSE *regardant la Marquiſe.*

Madame.....

LA MARQUISE.

Soyez généreuſe, Hortenſe, oubliez le paſſé !

LE CHEVALIER.

Allons. Et que la fete amenée par Gelaſte, ſoit le commencement de celles qu'une union ſi heureuſe fera naître.

FIN.

# DIVERTISSEMENT.

## *AIR.*

QUe nous voïons dans la vie
De ridicules différens !
Chaque ſiécle a ſa manie,
Ses uſages extravagans.
Mais l'amoureuſe folie
Eſt de tous les tems.

## *MENUET.*

*Les paroles faites ſur le Menuet ſont de pluſieurs perſonnes d'eſprit, qui ont bien voulu enrichir le divertiſſement.*

TEl Amant croïoit tout facile,
Qui ne reçoit que des mépris,
Et dont l'eſpoir eſt inutile.
Quel chagrin de s'être mépris !
Tel autre qui n'oſoit s'attendre
A la plus légere faveur,
Eſt mis au comble du bonheur ;
Qu'il eſt heureux de ſe méprendre !
Les filles, quand on les marie,
Ne rêvent que jeux & que ris ;
On les tire de rêverie ;
Quel chagrin de s'être mépris !
La victime plaintive & tendre,
Croit que c'eſt un malheur ſans fin ;
Mais elle eſt veuve un beau matin ;
Ah quel bonheur de ſe méprendre !
Sur les bons tours de ſa voiſine,
Sur la ſottiſe des maris,
Chacun a la vûë aſſez fine ;
Bien peu de gens s'y ſont mépris.
Mais ce que j'ai peine à comprendre,

C'eſt qu'on voit ces avantageux,
Sur ce qui ſe paſſe chez eux,
Etre les ſeuls à ſe méprendre.
Colin choiſit pour être pere,
Colette dont il eſt épris;
Au bout de ſix mois elle eſt mere;
Quel chagrin de s'être mépris!
Au benêt l'on ſçait faire entendre
Que ſix mois c'eſt terme complet;
Colin ſe croit pere en effet:
Qu'il eſt heureux de ſe méprendre!
Croïant voir l'objet de ſa flamme,
Au Bal, ſous un Domino gris,
Un époux aborde ſa femme;
Quel chagrin de s'être mépris!
Elle, après, le croïant ſurprendre,
Sous un maſque au ſien reſſemblant,
Trouve, au lieu de lui, ſon Galand;
Ah! quel plaiſir de ſe méprendre!
Un Auteur nous lit une piece,
Nous la jugeons piéce de prix;
Vous la jugez d'une autre eſpece:
Quel chagrin de s'être mépris!
Une autre que nous n'oſions prendre
Et que nous donnons en tremblant,
Peut avoir un ſuccès brillant;
Qu'il eſt heureux de s'y méprendre!
Dans les bras de ſa jeune femme,
Le plus fat de tous les maris,
Croit que c'eſt lui ſeul qui l'enflamme,
Et qu'il ne s'eſt jamais mépris.
Le ſommeil qui vint la ſurprendre
Par malheur trahit ſon ſecret;
Son rêve fut tant indiſcret,
Que l'époux ne put s'y méprendre.
Un jeune fat, dont la chimére
Eſt d'être plus beau qu'Adonis,
Croit que c'eſt le ſeul art de plaire;

Quel bonheur de s'être mépris !
Mais un refus lui vient apprendre
Que l'on ne plaît point ſans eſprit ;
Tout ſon bonheur s'évanoüit :
Qu'il eſt fâcheux de ſe méprendre !
Pour ſe venger d'une coquette,
Un jour on inſtruit ſon époux,
Qu'avec le beau Damon ſeulette
Souvent elle eſt en rendez-vous ;
Le mari qui veut les ſurprendre
Suit de ſa femme tous les pas,
Il la ſurprit avec Licas,
Et ſe méprit ſans ſe méprendre.

## *VAUDEVILLE.*

Eſt-on ridicule, eſt-on ſage,
De vouloir ſe mettre à ménage ?
Je vais vous décider le cas.
Pour goûter des douceurs parfaites,
Mariez-vous jeunes fillettes.
Garçons ne vous mariez pas.

L'un ſans l'autre ne ſe peut faire,
J'en conviens ; mais c'eſt votre affaire,
De tendre & d'éviter le lacs.
Pour goûter, &c.

Cloé, cette beauté charmante,
A pour époux le riche Argante,
Pour voiſin l'amoureux Hylas.
Pour goûter, &c.

Damon qui plaiſoit tant aux belles,
Marié : ne prend plus chez elles ;
Sa bonne fortune eſt à bas.
Pour goûter, &c.

Qu'un

Qu'un pauvre homme ait une amourette,
On le persécute, on le guette.
Que de plaintes ! que de fracas !
Pour goûter, &c.

L'époux n'ose gronder sa femme,
Dût-il enrager dans son ame :
Il craint trop de fâcheux éclats.
Pour goûter, &c.

Depuis que la nôce est finie,
Colette est cent fois plus jolie ;
L'hymen embellit ses appas.
Pour goûter, &c.

Colin, depuis son mariage,
Est devenu sombre, sauvage,
Et ne marche qu'à petit pas.
Pour goûter, &c.

Agnès redoutoit l'hymenée ;
Mais à la fin déterminée,
Agnès y trouve mille appas.
Pour goûter, &c.

*L'Auteur au Parterre.*

Si l'on voit qu'une Comédie
Soit, par le beau Sexe, applaudie,
Le Critique parle plus bas.
Pour rendre nos douceurs parfaites,
Applaudissez, jeunes fillettes.
Messieurs, ne nous critiquez pas.

## *VAUDEVILLE.*

PApillon coquet & volage,
A qui le mariage
Paroît un eſclavage
Difficile à ſouffrir.
Vous, que l'on voit de bergere en bergere,
De fleurs en fleurs toujours courir,
Changez, changez de caractére.

En amour il faut ſe contraindre;
A force de ſe plaindre,
On court riſque d'éteindre
Les plus vives ardeurs.
Pour trop aimer, vous ceſſerez de plaire,
Amans importuns & grondeurs,
Changez, changez de caractére.

Une Agnès doit être timide,
Un vieux Tuteur avide,
Un bas Normand perfide,
Un Gaſcon babillard.
Pour nous maſquer, l'artifice a beau faire,
La nature ſurmonte l'Art;
Reſtons dans notre caractére.

J'aimerois aſſez la finance;
Mais ſouvent l'opulence
Nous donne l'indigence
De l'eſprit & des mœurs.
On en a vû méconnoître leur pere.
Si Plutus vous fait des faveurs,
Ne changez point de caractére.

Comment feroit-on bon ménage,
Quand la femme eſt volage,
Quand l'époux eſt ſauvage,

Econome & jaloux ?
Couple ennemi, voici ce qu'il faut faire
Pour que la paix regne entre vous ?
Changez tous deux de caractére.

Voici la ſaiſon qui ſe paſſe,
Il faut céder la place,
L'Automne arrive & chaſſe
Les ouvrages d'Eté.
Juſqu'à ce tems nos deſſeins ſont proſpéres,
Si vous dites avec bonté,
Ne changez point de caractéres.

FIN.